

Aidons nos commerçants

Ne pensez-vous pas que la guerre de-
vrait nous guérir à jamais de notre
« verbalisme », nous débarrasser des pa-
rolles vaines, des programmes d'action
sans suite pratique, des appels à l'éner-
gie sans conclusion d'actes ? Et cepen-
dant l'habitude est si forte que nous
n'avons pu échapper à son emprise mal-
gré dix-sept mois d'expériences et de ré-
flexions cruelles.

On continue de dire aux commerçants
français : « Allez donc à l'étranger ! Al-
lez au loin conquérir des marchés, ré-
pandez nos produits, vulgarisez nos su-
périorités ! La victoire vraie est au prix
de votre effort extérieur. » Mais les
commerçants demeurent comme au pre-
mier jour empêchés de produire, empê-
chés d'exporter, empêchés d'importer.

En mobilisant toutes les classes d'au-
xiliaires pour satisfaire aux réclama-
tions d'un égalitarisme impérieux, le
gouvernement va rendre — si ce n'est
déjà fait — toute exploitation industriel-
le et commerciale impraticable. Seules
pourront subsister les entreprises tra-
vaillant directement pour la défense na-
tionale et dont le personnel sera milita-
risé. Les autres devront interrompre
peu à peu leurs travaux. Et quand vien-
dra la paix, tout sera à reconstruire. Le
monde étant à court de toutes choses, la
clientèle mondiale appartiendra, se don-
nera aux fournisseurs les plus empressés,
à ceux qui auront des stocks tout
prêts, qui seront en mesure de livrer
sans retard les quantités nécessaires.
Une fois de plus nous serons évincés
parce que nos ennemis déjà se prépa-
rent à devenir ce qu'ils étaient hier —
nos concurrents. La préparation leur per-
met d'escompter le succès — au moins
pour un temps.

Mais, à défaut d'une production in-
tense, nous pourrions commencer à ex-
porter ceux de nos produits qui sont
en excédent, si nous avions à notre dis-
position une flotte de commerce suffi-
sante et libre. Notre flotte de commerce
était insuffisante avant la guerre. Elle
n'est plus libre depuis les réquisitions.
Et nous ne voyons pas que l'opinion pu-
blique se préoccupe de cette situation.
L'excellent sous-secrétaire d'Etat de la
Marine marchande, M. Nail, avait com-
pris son devoir et l'intérêt du pays. Il
avait cherché en Angleterre les navires
qu'il ne trouve pas en France. Sa combi-
naison était-elle critiquable au point de
vue budgétaire ? Je ne sais. Elle témoi-
gnait en tous cas d'un bon vouloir et
d'une clairvoyance dont l'administra-
tion de la Marine aurait dû faire preuve
il y a de longs mois. La presse nous ap-
prend que le projet Nail est abandonné,
désavoué par M. Ribot, qui est prudent
et par les Commissions de la Chambre,
qui sont rigoristes. Même sous l'empire
des plus pressantes nécessités, nos di-
rigeants ne veulent pas se départir des
règles d'une impeccable correction.
C'est fort bien et ce souci fait honneur
à la haute conscience de nos maîtres.
Mais nous ne saurions en rester là.
Mais M. Nail ne saurait être découragé
par les censeurs. Mais il nous faut des
bateaux, beaucoup de bateaux, non seu-
lement pour transporter nos troupes et
nos produits, mais encore pour ravitailler
nos villes, pour lutter contre l'éleva-
tion des frets, pour enrayer le renché-
rissement des vivres. Qu'on s'y prenne
de façon ou d'autre, mais qu'on nous
donne un outillage maritime ! En atten-
dant de l'avoir, qu'on se garde d'inter-
rompre avec nos commerçants et nos indus-
triels en les invitant aux audaces illus-
soires du commerce extérieur !

Ceux d'entre eux qui, en dépit des
circonstances, essayent d'acheter hors
de France et de faire venir par voie ré-
glée des marchandises indispensables à
notre consommation, courent des ris-
ques de poursuites pour lesquels il
semble bien qu'on ait omis de les pré-
munir. Les Hollandais s'approvision-
nent librement chez nous — c'est un fait
avéré ; mais si, par aventure, des Fran-
çais s'approvisionnent en Hollande et
acheminent leurs marchandises par
l'Allemagne, il peut arriver qu'ils soient
suspçonnés de commercer avec l'en-
nemi et poursuivis, de ce chef, en vertu
de la loi du 4 avril 1915. Le cas s'est
produit. Il est susceptible de se repro-
duire. Et je ne conçois pas comment il
est loisible à un importateur français
de sauvegarder par avance son honneur
et sa tranquillité. S'il écrit au ministre
de la Justice pour lui demander avis, il
reçoit par le commissaire de son quar-
tier une réponse dans ce style : « Vou-
lez faire connaître à M. X... que la
chancellerie n'a pas à renseigner les
justiciables sur leurs droits et obliga-
tions. » Je tiens plusieurs exemplaires
de cette administrative réponse à la dis-
position de M. le garde des Sceaux.

Donc la chancellerie ne renseigne pas
les justiciables. Il y a au parquet un
magistrat éminent qui est chargé de
l'application de la loi du 4 avril. Il y a
à la préfecture de police un fonction-
naire jeune et diligent qui est spécialisé
dans les questions de contrebande com-
merciale. L'un et l'autre seraient par-
faitement aptes à documenter et con-
seiller les commerçants perplexes. Mais
l'un et l'autre ont mission répressive et
non point préventive. Il leur est interdit
à coup sûr de rendre service.

Personne n'a mandat d'assister les im-
portateurs français. Aucune loi, aucune
circulaire n'a prévu leur existence. Le
ministre du Commerce n'hésiterait pas,
s'il en était prié, à prendre un arrêté
qui déterminerait les documents consu-
laires ou autres par lesquels un Fran-
çais peut garantir la provenance de ses

achats. Seulement, jusqu'ici, le mini-
stre du Commerce n'a pas été sollicité en
faveur des importateurs, qui restent ex-
posés aux pires désagréments par défaut
d'instructions précises et de prévoyance
gouvernementale.

En vérité, il faut prendre un parti
net — ou renoncer quant à présent, à tou-
te reprise des affaires, ne plus parler de
cette hypothétique offensive dans le do-
maine commercial, ne plus haranguer
les initiatives françaises pour les aban-
donner aussitôt après à leur triste sort
— ou bien si l'on veut faire œuvre sé-
rieuse, si l'on se décide à mettre des
réalités au bout des mots, harmoniser
notre mobilisation des auxiliaires avec
les exigences de la production nationale,
accroître sans hésiter et sans tarder nos
capacités et nos disponibilités mariti-
mes, surveiller et protéger — au lieu de
les suspecter — ceux qui vont en pays
neutres acheter et vendre pour notre
compte, à notre profit, à l'avantage de
notre marché.

La seule solution qui ne soit pas ad-
missible, c'est l'expectative, l'intermina-
ble expectative, la solennelle délibéra-
tion ou s'attardent et s'endorment les
gouvernements faibles.

DE MONZIE.

L'Alsace-Lorraine doit nous être restituée

Paroles de M. Louis Barthou
Ancien président du Conseil

« Fidèles à nos alliés et à nous-mêmes, nous ne trahirons qu'avec un ennemi vaincu, à nos conditions et à notre heure. »

Devant deux mille personnes, M. Louis
Barthou, ancien président du Conseil, a
prononcé hier, dans le grand amphé-
théâtre de la Sorbonne, à l'occasion
de la 11^e matinée nationale, une al-
location sur l'Alsace et sur la Lor-
raine.

Il a raconté son récent voyage en
Haute-Alsace, dont il a rapporté l'im-
pression la plus réconfortante et la
plus absolue dans la victoire.

« La terre d'Al-
sace », a-t-il dit, « n'a jamais cessé
d'être française par le cœur. Quand
on a pu la visiter, on sent que ce sen-
timent profondément enraciné est
la plus juste punition qui puisse être
infligée à l'agresseur. »

« Thann, l'ancien président du Conseil
est allé accomplir un pèlerinage et douloureux
pèlerinage, en compagnie d'un brave Alsa-
cien dont les deux fils sont tombés dans
nos rangs. « Je les avais donnés à la
France », lui a-t-il dit.

— Quel beau pays, disait-il à une jeune
fille de douze ans dont les deux frères sont
morts pour la France.

— Oh oui, monsieur, répond-elle ; mais,
à présent que c'est la France, comme il
est bien plus beau !

Parlant des ordres du jour de la Social-
démocratie dans lesquels les socialistes al-
lemands rejettent toute idée de rétroces-
sion de l'Alsace-Lorraine à la France, M.
Louis Barthou déclare que ce mot de « ré-
trocession » est un mot à ne pas employer.
C'est restitution qu'il faut dire. L'Alsace-
Lorraine n'est pas pour l'Allemagne que le
produit d'un vol.

L'orateur oppose aux socialistes al-
lemands la protestation des députés alsa-
ciens-lorrains en août 1871.

M. Louis Barthou a dit en terminant :
« Nous n'avons rien fait pour précipiter
cette heure, si bien que, toujours fières dans
leur fidélité intacte, les chères provinces
ont pu parfois se croire oubliées ! Elles ne
l'étaient pas. Nous pensions à elles. Elles
étaient au fond de nos cœurs, dans nos
souvenirs et dans nos espérances. Mais
leur intérêt même nous interdisait les pa-
rolles inutiles et les gestes imprudents, dont
la cruauté du bourreau aurait pris pré-
texte pour serrer plus fortement leurs
chaînes. Non, nous ne les avions pas ou-
bliées. La leçon de leur sacrifice et le de-
voir de leur rédemption se transmettaient
de génération en génération comme un
flambeau sacré où, dans un silence re-
cueilli, s'éclairait la conscience nationale.
Sicôt la guerre déclarée, c'est vers l'Alsace
et la Lorraine que nos âmes, libres enfin,
ont poussé un cri d'espoir, de revanche et
de délivrance. »

Frères et sœurs !

« Frères et sœurs d'Alsace et de Lorraine,
vous n'aurez pas en vain, pendant près
d'un demi-siècle d'exil, supporté, avec une
stoïque confiance, le joug ennemi ; vous
n'aurez pas en vain souffert et espéré,
pleuré et prié ; vous n'aurez pas en vain
donné vos fils, comme nous avons
donné les nôtres à la France, notre mère
commune, victime d'une agression odieuse
ou la perdite à devancer et préparer toutes
les violences, toutes les horreurs, tous les
crimes. Nos sacrifices, nos vœux et les vôtres,
ne seront pas un don stérile. Jamais,
jamais, nous ne transigerons avec l'hon-
neur. Nous n'écouterons pas la voix corrup-
trice et les tentations équivoques des émis-
saires de la paix allemande. Fidèles à nos
alliés et à nous-mêmes, nous ne trahirons
qu'avec un ennemi vaincu, à nos conditions
et à notre heure. »

« Déjà son arrogance a faibli. Nous ne
méprisons pas sa force, mais nous ne la
craignons pas. Nous savons que le temps,
pendant lequel nous travaillons, travaille
contre lui. Nous sentons que derrière le
décor de fer de l'Empire, les ruines s'écou-
lent et préparent l'indélébile échec
des défaillances et des révoltes. Nous pou-
vons attendre. Nous attendrons. »

M. Barthou a été fréquemment interrom-
pu par des applaudissements unanimes.
Sa péroraison fut saluée par une ovation.

Un aviateur allié sur Constantinople

Fabrique de munitions bombardée
Dégâts considérables

(De notre correspondant particulier)
Turin, 26 Décembre.
On télégraphie de Salonique à la
Stampa :
« Un aviateur allié a survolé Constan-
tinople et a bombardé la fabrique de
munitions de Haskeu, sur la Corne
d'Or. »
« Il y a eu cinq cents victimes et plu-
sieurs maisons du faubourg de Con-
stantinople ont été incendiées. »

Le marquis del Muni ambassadeur d'Espagne à Paris

Le marquis del Muni vient d'être dési-
gné par le gouvernement de Madrid pour
représenter à Paris les fonctions d'ambassa-
deur qu'il y avait occupées pendant
de longues années.



Marquis DEL MUNI

Quant, au mois
de juillet 1910, le
marquis del Muni
quitta Paris pour
rentrer en Espa-
gne, il ne leissa
que des regrets à tous ceux qui l'avaient
connu. Il était alors doyen du corps diplo-
matique accrédité dans notre capitale, et
son ambassade, où régnait la grâce et la
distinction d'une femme charmante,
était un des salons les plus recherchés par
le monde politique, artistique et littéraire.

L'ambassadeur qui nous revient après
plus de cinq ans d'absence n'avait cessé de
travailler, avec toute la fermeté de son
caractère et la finesse de son esprit, à rap-
procher sa patrie de la nôtre et à les unir
dans une collaboration également utile à
leurs intérêts. C'est pendant sa mission
qu'il fut l'un des premiers à conclure les
accords franco-marocains et que fut signée la
convention de 1907 par laquelle la France,
l'Espagne et l'Angleterre garantissaient la
sécurité de leurs possessions dans l'Atlanti-
que et dans la Méditerranée. Il fut active-
ment mêlé par la suite aux négociations
occasionnées par les incidents continus
qui suscitaient les provocations alleman-
des dans le nord de l'Afrique.

Son retour parmi nous est d'un heureux
augure pour le présent et pour l'avenir des
relations franco-espagnoles, et nous ne
pouvons trop nous féliciter de la décision
qui vient d'être prise, en plein accord avec
notre gouvernement, par S. M. Alphon-
se XIII et par le comte Romanones.

LA CLASSE 17 se lèvera plus tard

En raison du repos qu'il est indispen-
sable d'assurer aux jeunes soldats de la
classe 1917, l'heure du réveil sera retardée,
mais pour eux seulement, dans tous
les corps et services auxquels ils seront
affectés.

Le petit "baigneur" est-il boche ?

Le Boche est partout. Le Boche envahit
tout, même notre traditionnelle et si fran-
cise galette des Rois. Il s'insinue dans
cette pâte exquise comme si c'était du
pain K. K., grâce au petit baigneur, article
allemand poudré minuscule « Made in
Germany ».

Un pâtissier de la banlieue parisienne
qui a fait cette découverte a décidé de
remplacer le baigneur par la « fève de nos
aïeux ».

D'une enquête que nous avons faite au-
près des pâtisseries parisiennes, il ressort que
la plupart ont supprimé depuis long-
temps le baigneur, cause de nombreux
accidents. Certains glissent dans la galette
des rois un petit jeu de cartes, article ab-
solutement français. Enfin, beaucoup de
pâtisseries continuent à y mettre une ou deux
fèves.

Chez les fabricants de porcelaine, on ne
fait aucune difficulté pour reconnaître que
le baigneur de la galette des rois n'avait
jamais retenu leur attention. D'ailleurs, la
plus grande partie était de fabrication
grossoièrre. « C'était trop « boche », nous a
dit l'un d'eux, cela ne pouvait être que
boche. »

Copenhague, 26 Décembre.
Une dépêche de Sofia annonce la mise
à la retraite de M. Stancioff, ancien mini-
stre, représentant de la Bulgarie à Paris,
et qui représentait ces jours-ci encore la
Bulgarie à Rome. — (Havas.)

Communiqués officiels

SUR LE FRONT FRANÇAIS :
(51^e jour de Guerre)
Nuit calme sur l'ensemble du front.

EN ARTOIS, grande activité de notre artillerie au sud de Bailloul et dans la
région de Blaireville, sud d'Arras.

EN CHAMPAGNE, dans la région de la ferme Navarin, quelques tirs heureux
sur des troupes ennemies.

EN WOEVRE, un tir de notre artillerie a fait sauter un dépôt de munitions
de l'ennemi au nord-est de Regniéville.

DANS LES VOSGES, une de nos batteries a pris sous son feu un train de mu-
nitions arrêté en gare de Hachimette, au sud-est du Bonhomme. Une forte explo-
sion a été constatée par nos observateurs.

(Hachimette, commune de Lapoutroye (Haute-Alsace), à 19 kilomètres, cercle de
Ribeauvillé.)

Le général de Castelnau chez le roi de Grèce

(De notre correspondant particulier)
Athènes, 26 Décembre.
Le général de Castelnau s'est rendu ce
matin au Palais royal, accompagné par
le colonel Braguet, attaché militaire
français. Il a été reçu immédiatement
par le roi Constantin.

Après cette audience, le général de
Castelnau a assisté à un déjeuner offert
en son honneur et auquel étaient in-
vités de hautes personnalités de l'état-
major grec, les représentants des puis-
sances alliées et les attachés militaires.
Il est reparti à 4 heures pour rentrer
directement en France.

Les généraux ont conféré

(De notre correspondant particulier)
Salonique, 25 Décembre.
Le général de Castelnau s'est entrete-
nu dans la matinée de samedi avec le gé-
néral Bailloud et dans l'après-midi de
vendredi avec le général Sarraïl.

Nous défendons la Chalcidique aussi

Du côté d'El-Bassan, la bataille conti-
nue entre les Serbes et les Bulgares.
C'est tout ce qu'en disent les dépêches.
Quelle est l'importance de cette lutte qui
se prolonge sur les mêmes points depuis
plusieurs jours ? Nous n'avons à cet
égard aucune certitude, mais tout donne
à penser qu'elle a un faible développe-
ment.

D'abord, les forces principales de l'ar-
mée serbe ne sont pas à proximité im-
médiate d'El-Bassan, ensuite, le pays
est tellement difficile, accidenté, privé
de routes et même de chemins sérieux-
ment utilisables pour de grands mouve-
ments de troupes, qu'il n'est pas proba-
ble que les Bulgares aient là, dès à
présent, des effectifs très gros.

Précisément parce qu'il s'agit d'une
région montagneuse peu accessible, les
opérations n'y comportent guère l'em-
ploi des masses. Il y a donc, sans doute,
surtout des colonnes légères, n'ayant
qu'un matériel réduit d'artillerie de
montagne.

Sur le front monténégrin actuel, qui
est dans des conditions analogues, les
Autrichiens sont tenus en échec.

Au total, l'attaque contre Salonique
ne se produisant pas encore, on peut
dire que les opérations sont réduites,
pour le moment, au minimum.

A Salonique, on travaille, et non seu-



lement autour de Salonique même, mais
dans un rayon plus étendu, embrassant,
parait-il, les abords de la Chalcidique,
à l'est. C'est une extension du front, très
justifiée par la configuration du terrain.

Si on le fait c'est qu'on peut le faire,
et nous devons envisager cette mesure
comme une indication très favorable de
notre situation actuelle en troupes et en
matériel. Une semblable décision coïn-
cidant avec la visite que vient d'effec-
tuer le général de Castelnau est de na-
ture à nous inspirer toute confiance.

Elle ne doit pas non plus déplaire aux
Anglais, car la Chalcidique peut deve-
nir en peu de temps un bien joli Gibraltair.
J'entends un Gibraltar momentanément
pour la durée de la guerre, car, à l'en-
contre des Allemands, des Autrichiens,
des Bulgares et des Turcs, nous ne ve-
nons pas en Grèce pour prendre à ce
pays ce qu'il possède.

Général BERTHAUT.

M. Stancioff à la retraite

Copenhague, 26 Décembre.

Salonique, nid d'espions

Notre envoyé spécial à l'armée
d'Orient, M. Albert Londres, nous a té-
légraphié au courant par télégrammes des faits
de guerre dont la Macédoine vient d'être
le théâtre et, depuis la trêve de fait due
à l'hésitation des coalisés, nous a dit
l'effort que font nos troupes pour ren-
dre Salonique impenable.

Par la lettre que voici, il nous décrit
en détails pittoresques la vie même de
Salonique, infestée d'espions et toute
enfievée.

(De notre envoyé spécial)

Salonique, Décembre.



A SALONIQUE : Konaks turcs en ruines

Salonique, en ce début de décembre, si
les villes avaient un cœur, de tous les
cœurs des villes c'est celui de Salonique
qui battrait le plus fort. A chaque pas
que l'on fait sur son quai et dans ses

mieux regarder, quel est cet admirateur
passionné des armées françaises et an-
glaises qui ne rate pas un seul débar-
quement ? C'est M. le consul général
d'Autriche.

Puis il y a aussi M. le consul général
de Turquie. M. le consul général de
Turquie fait les tramways.

Maintenant observez autour de vous.
Un groupe d'officiers français ou an-
glais marche en causant, et derrière
vous voyez un suiveur en civil qui, par
le plus pur hasard, a le même pas que
les officiers. Accompagnez les officiers,
ils vont s'asseoir autour d'une table ; le
suiveur s'assoit à la table à côté. Sans
le faire exprès il se penche parfois si
près d'eux que c'est tout juste si par mé-
garde il ne boit pas dans leur verre. Si
les espions étaient de ces amorceurs que

les enfants sèment sur les trottoirs, à
chaque pas on en ferait claquer un.

Et savez-vous ce que c'est que cette
ville où l'on rencontre à chaque tour-
nant les représentants officiels de l'Alle-
magne, de l'Autriche, de la Bulgarie, de
la Turquie, où l'on est assis dans le
train à côté de l'agent du kaiser, où,
quand vous avez une cigarette non allu-
mée à la bouche, un Autrichien inconnu
vient vous offrir du feu, ou quand vous
marchez sur le pied d'un passant vous
entendez un juron en bulgare ? Cette
ville c'est la base des armées franco-an-
glaises d'Orient !

Ils savent

Nous autres, nous ne savons sans doute
pas exactement combien nous avons
d'hommes, nous comptons en chiffres
ronds, soit 100.000, 125.000, 150.000.
Mais eux, si c'est 100.010, ils le savent.
Ils savent le nombre des arrivants, ils
comptent nos malades et ils calculent
chaque jour. Si vous voulez avoir la sta-
tistique de notre armée, demandez-la
leur.

Et les journaux ! Non ! jamais on n'a
vu ça ! A toute heure vous entendez
brailler : *Le Nouveau Siècle*, le *Cour-
rier de Salonique*, ce sont des journaux
allemands rédigés en français. Ils ont
des nouvelles sensationnelles : *Pourquoi
l'Allemagne sera victorieuse. Déchec
des Alliés. L'Italie n'est pas si bête. Les
Français en déroute.* Et l'on crie ça sous
le nez de l'armée française et on offre
ces numéros à des officiers français, et
des officiers français, qui ne savent pas
encore, donnent devant tout le monde
un sou pour les posséder.

Nous avons envoyé des cuirassés,
des canons, des soldats, des avions,
mais nous avons oublié les balais. En-
voyez d'urgence les balais.

Il n'y a qu'une chose au milieu de
cette ville, tourbillonnante, paradoxale,
sournoise et peut-être bientôt sanglante,
il n'y a qu'une chose qui nous remette
l'esprit en place, c'est lorsque le soir,
vers sept heures, sur le quai, vous voyez
passer une automobile éclairée, et que
dans cette automobile vous reconnaissez
un homme dont le regard devant les
événements les plus sombres est toujours
droit, limpide et puissant. Cet homme
c'est un général, ce général c'est Sarraïl.

PIERRE I^{er} va résider à Caserte

(De notre correspondant particulier)

Rome, 26 Décembre.
Le roi Pierre I^{er} qui, après avoir quitté
la Serbie, s'était arrêté pendant quelque
temps à Valona, vient de partir de cette
ville et d'arriver en Italie.

Il a débarqué aujourd'hui à Brindisi
pour se rendre à Caserte où le roi Victor-
Emmanuel a mis à sa disposition le Cha-
teau royal. C'est là que le souverain en
exil va résider désormais et attendre des
jours meilleurs.

Ce qu'est le palais de Caserte
Caserte, qui devient la résidence du roi
de Serbie est une petite ville de 12.000 ha-
bitants chef-lieu de la province de même
nom, est située à 24 kilomètres de Naples.
Le palais de Caserte est une demeure
royale et princière, aux parcs ombrés,
aux vastes jardins ornés de statues et de
jets d'eau.

C'était le « Versailles » des Bourbons na-
poléoniens.

Ce palais fut élevé sur l'ordre du roi
Charles III. Long de 250 mètres sur 41
mètres de hauteur, il a la forme d'un immense
quadrilatère orné de colonnes et de pilas-
tres avec des tours carrées aux quatre an-
gles.

Des orphelins français accueillent des orphelins serbes

(De notre correspondant particulier)

Marseille, 26 Décembre. Le paquebot *Saint-Anne*, qui amène en France 206 orphelins serbes, est arrivé à Marseille ce soir et a mouillé au Frioul. Les petits réfugiés qui se trouvent à bord du vapeur débarqueront demain lorsque toutes les dispositions seront prises pour les hospitaliser. Le préfet se rendra au Frioul demain matin.

Les orphelins serbes seront reçus à Marseille par la princesse Karageorgievitch belle-sœur du roi Pierre et par Mme Vesnich, femme de l'ambassadeur de Serbie à Paris.

D'autre part une délégation des orphelins de la guerre de la colonie de Nice est arrivée à Marseille aujourd'hui pour recevoir des orphelins. Cette délégation, qui est conduite par le délégué général et par plusieurs dames patronnesses de l'association, comprend une trentaine d'orphelins parmi lesquels deux petits Belges. Les jeunes délégués des orphelins de la guerre apportent des jouets à leurs malheureux frères de Serbie et plusieurs d'entre eux ont appris quelques mots de serbe pour leur saluer la bienvenue.

Une réunion des autorités de Marseille a lieu ce soir à la préfecture afin d'arrêter les dernières dispositions pour hospitaliser les pauvres petits réfugiés serbes pendant leur séjour dans notre ville.

Ce séjour ne sera d'ailleurs pas de longue durée : dès qu'ils auront pris un repos nécessaire par les fatigues du voyage, les orphelins serbes seront dirigés sur diverses colonies de l'association des orphelins de la guerre.

Réfugiés serbes à Toulon

(De notre correspondant particulier)

Toulon, 26 Décembre. Un transport français arrivé à Toulon a débarqué de nombreux réfugiés serbes parmi lesquels se trouvaient des militaires qui, malgré les fatigues d'une longue campagne, ne semblent pas trop éprouvés. Sur leur mâle physionomie on lit une grande tristesse, mais aussi une indomptable énergie. Il y a aussi parmi ces réfugiés des enfants de deux ans, habillés à la française et qui semblent très heureux d'être en France.

Les réfugiés ont été dirigés sur Marseille où déjà se trouvent un grand nombre de leurs compatriotes. Le transport avait aussi relâché à Ajaccio où il avait débarqué quelques réfugiés.

DES NOUVELLES

seize mois après leur disparition

Les époux Grivaud, de Lucet (Maine-et-Loire) viennent de recevoir de leur fils Louis, soldat au 7^e Hussards, disparu le 28 août 1914, une lettre de son oncle, qui est prisonnier de guerre à Samail, près de Paderborn, en Westphalie, et en bonne santé.

Louis Grivaud disparut dans les circonstances suivantes :

C'était pendant la dure retraite qui suivit les premiers combats de Belgique. Grivaud parti en patrouille avec trois camarades, fut surpris par les Allemands. Pour éviter les Boches, les hussards se cachèrent dans les forêts des Ardennes avec quelques lignards qui, comme eux, avaient refusé de se rendre.

En janvier 1915, deux des hussards, qui, après avoir traversé toute la Belgique, étaient parvenus à faire repasser par la Hollande et la Belgique, arrivèrent à leur dépôt à Nior, où ils racontèrent leur odyssée.

M. Gros, propriétaire-viticulteur à la Thouvrière, hameau d'Allevard (Isère) vient de recevoir des nouvelles de son fils, Casimir Gros, soldat au 2^e zouaves, porté disparu depuis le 20 août 1914 et prisonnier en Prusse, au camp de Battendorf.

D'autre part, le soldat Cornet, du 118^e d'infanterie, n'avait plus donné de ses nouvelles depuis le premier jour de la mobilisation. Il vient de faire connaître qu'il est prisonnier à Giessey.

Enfin le soldat Georges Delmotte, de Calais, disparu depuis le 15 août 1914, vient de faire savoir qu'il est prisonnier au camp de Sennelager.

Des Mouettes volent sur Paris

Des mouettes au-dessus de la Seine, à Paris ! On en a vu, en effet, ces jours-ci, au pont de la Concorde, et le fait n'est pas en soi aussi extraordinaire qu'on croirait. Il n'est pas rare de voir ces oiseaux de mer remonter jusqu'à Vernon et même un peu au-dessus, au barrage de Pont-Villier, c'est-à-dire à environ 80 kilomètres de la capitale.

Signe de tempête sur la mer, vous diront marins et marinières. Lorsque les vagues grossissent et que près de terre les eaux se troublent, les mouettes ne peuvent plus découvrir le moindre poisson à saisir. D'autre part le vent violent les gêne considérablement dans leur vol et alors, elles cherchent à la fois une atmosphère plus calme et une nourriture plus abondante. Elles trouvent l'une et l'autre au-dessus des cours d'eau de l'intérieur, et même elles s'acclimatent parfois si bien qu'elles se font fort loin de la mer, comme elles l'ont fait à Lyon.

L'introuvable Garfunkel

Georges Itzke, dit Garfunkel, contre qui, ainsi que nous l'avons annoncé, un mandat d'arrêt a été lancé, mais qui a pu briser la poilsse à la police, est toujours introuvable.

On a dit que ce dernier, inscrit sur la liste des condamnés de Lombard, avait promis des fonctionnaires de la Sûreté générale contre qui des sanctions auraient été prises.

Voici ce qui nous a été dit hier à ce sujet :

« S'il est exact qu'un fonctionnaire de la Sûreté générale ait été envoyé en disgrâce en province à propos de l'affaire Garfunkel, ce n'est pas pour complaisance dont aurait bénéficié le malfaiteur que l'on recherche, c'est plutôt pour avoir entretenu des relations avec Garfunkel et ne pas avoir été suffisamment circonspect dans le choix de ses fréquentations que ce fonctionnaire a été frappé. A la Sûreté générale il est le seul à avoir connu Garfunkel, et le soir même du jour où le fait a été connu, la sanction fut prise. »

Un esroc de haut vol

Mais il ne faut point trop s'étonner si ce policier imprudent fut la dupe de Garfunkel. Aventureur d'une intelligence, d'une audace, d'une activité peu communes, Georges Garfunkel, que M. Bouchardon, rapporteur-près le conseil de guerre fait en vain rechercher, est un véritable type à la Balzac. D'une taille moyenne, malgré, rasé, les cheveux courts, noirs sans excès, la bouche assez épaisse, de teint corallé, aux yeux petits mais lançant des regards cruels, nous dit une personne qui le connaît bien, Garfunkel était plutôt dodu, cependant la plupart du temps il avait le parler bref, rapide ; on comprendrait que l'homme avait besoin de tout son temps pour les nombreuses affaires auxquelles il était mêlé. Il avait, par exemple, cinq, six rendez-vous pour la même heure, ou à peu près ; rarement il y manquait, mais il y mettait quelques retards et savait se faire facilement pardonner. Il était en retard... mais d'un stylographe en or, tenu par des doigts nerveux, rapidement bégayés, il inscrivait devant celui qui l'avait attendu, deux à trois dactes d'autres rendez-vous. Puis, sans marchander cinq minutes, un protecteur s'occupait. Cet homme avait tout pour inspirer la confiance, jusqu'à son automobile, naturellement d'une marque et d'une vitesse remarquables, d'où il avait sauté en coup de vent et où il remontait de même après avoir conduit son affaire, dans les plus chics cafés.

Outre les réformes frauduleuses, dont il s'occupa avec Lombard, Garfunkel était mêlé à de nombreuses affaires louches, pour lesquelles il trouvait d'excellents auxiliaires dans un certain nombre de hautes personnalités de tous les mondes qu'il avait su charmer par sa générosité et son entourage.

Chimiste, docteur, aventurier

Ainsi que nous l'avons dit, il y a plusieurs jours, Garfunkel ne se préoccupait pas seulement de chimie. Il se disait aussi chimiste. Une personne nous conte qu'un jour se trouvant par hasard à son guéridon de café, elle avait manifesté son goût pour un parfum. — Comment, mon cher ami, c'était la seconde fois que cette personne se trouvait avec Georges) vous voulez du muguet, je vous en apporterai dans trois jours. Vous attendez bien, n'est-ce pas ? Je suis si occupé avec mon entreprise de stérilisation. »

Garfunkel prétendait avoir trouvé le moyen de stériliser l'eau la plus malsaine et c'est pour cette tâche importante qu'il venait d'être nommé directeur d'une usine à Asnières, où l'on a perquisitionné, du reste, une fois l'oiseau envolé.

Chimiste. Certains de ses amis nous ont assuré qu'il avait fait plusieurs inventions utiles.

Et docteur ? Il n'avait pas de diplômes. Mais, par des remèdes qui n'étaient qu'à lui, au moyen d'injections hypodermiques auxquelles des médecins n'avaient pas pensé, il avait, dit-on, guéri femme, enfant, de tel ou tel.

Jugez de l'étonnement de ces amis lorsqu'ils ont appris les crimes dont on chargeait Garfunkel. Et cependant, ce ne sont que des brèves du volumineux dossier que M. Bouchardon étudie en ce moment.

Le colis gratuit pour nos poilus

Rappelons que la loi du 23 décembre autorise le public pendant la période du 25 décembre au 6 janvier inclus, à envoyer gratuitement, par la poste, un colis d'un poids maximum d'un kilogramme, à destination de tous les militaires et marins présents dans la zone des armées.

Sont considérés comme présents dans la zone des armées tous les marins en service à la mer.

Les paquets gratuits sont acceptés dans tous les bureaux de poste aux dates ci-après : 25 et 27 décembre, destinataires du 1^{er} au 23 décembre, lettres A, B, C, D, E, F, G, H, I, J, K, L, M, N, O, P, Q, R, S, T, U, V, W, X, Y, Z, 1^{er} et 2^e janvier, lettres A, B, C, D, E, F, G, H, I, J, K, L, M, N, O, P, Q, R, S, T, U, V, W, X, Y, Z, 3^e et 4^e janvier, lettres A, B, C, D, E, F, G, H, I, J, K, L, M, N, O, P, Q, R, S, T, U, V, W, X, Y, Z, 5^e et 6^e janvier, lettres A, B, C, D, E, F, G, H, I, J, K, L, M, N, O, P, Q, R, S, T, U, V, W, X, Y, Z.

Dans tous les établissements postaux, un colis sera ouvert les 1^{er} et 2^e janvier aux mêmes heures qu'en semaine, afin d'assurer la réception des paquets gratuits.

vous vous d'ici le jour où votre future princesse vous annoncera son intention de monter sur les planches !

Elle moudit très bien et retraça complaisamment la courte carrière de sa Mado ; mais arrivée au mariage, elle s'attrista, exprima des regrets.

— Ah ! si vous saviez, mon pauvre monsieur ! Comme ça, à première vue, un prince, un mariage superbe ; mais quand on voit la suite ! Ça a été un malheur pour ma fille, ce mariage superbe, et elle a fini par mourir, à vingt-cinq ans, en pleine jeunesse ! Il faut vous dire que la famille du prince n'en voulait pas de ce mariage. Le prince dut quitter la Russie avec sa femme.

Lanjiellus écoutait docilement, comme si sa nourrice ne lui eût pas déjà raconté tout cela ; il attendait quelque chose que la nourrice aurait pu omettre ou même ignorer.

Son attention fut déçue : maman Crépon ne lui avait rien de plus que la nourrice, mais elle le remua profondément en rappelant les yeux pleins de larmes, la fille trouée de sanglots contenus, l'enlèvement des enfants et la mort de leur mère, et voici que Robert Lanjiellus, le grand enfant sentimental que sa mère connaissait bien, se prit à se reprocher amèrement d'avoir osé suspecter cette pauvre grand-mère si éprouvée, et il suppliait :

— Voyons ! voyons ! maman Crépon, je vous en prie ! Vous me navrez !

— Excusez-moi, monsieur, mais c'est si fort que moi, et ça fait du bien de pleurer ! Voilà des mois que ma Madeline n'est plus là, mais c'est comme si c'était hier...

Bien commencé, le dîner s'achevait dans une tristesse accablante.

Maman Crépon se leva :

— Voulez-vous me faire bien plaisir ?

CONTES DU "PETIT JOURNAL"

Perdus dans les dunes

La plage s'étendait. La clarté blafarde du dernier reflet du jour s'éteignait, se mourait sur les flots.

Tout à coup dans ce silence lugubre un grognement sourd, menaçant, se mêla au bruit des vagues mugissantes. En même temps un cri éperdu traversa l'espace, se perdit dans la nuit : « Gude ! Gude ! le loup ! le loup ! »

Sans aboiement mais sans répit, de plus en plus menaçant, le grognement se rapprocha... L'instinct était tragique !... Soudain, presque au niveau du sol, sans bruit, d'un abri de bruyères un homme surgit. Les grognements s'apaisèrent. Les yeux demeurent fixes, phosphorescents.

« Qui va là ? L'ombre de la dune gémit, s'agite faiblement. « Qui va là ? » répète la voix impérieusement. Des pleurs se répondent. Mais déjà l'œil exercé dans les ténèbres perçoit distinctement la masse confuse.

« Une femme, des enfants ! » grommela-t-on. « Que faites-vous en ces dunes dangereuses et sans fin ? » Enfoncé jusqu'aux genoux dans le sable, où le frayer des enfants cramponnés à ses jupes la renversa à demi. On ne voit d'abord qu'une grande mante, quelque chose comme une tente protectrice... Quelqu'un palpite desous... Des petits pieds la dépassent... Un bout de ruban déborde d'un loquel... une main ébouriffée d'un poil... Ils sont deux, mais là, c'est tout, pax, Marsoulin, c'est tout. Et vous autres ne craignez rien. »

« Nous, sommes Belges, monsieur le douanier. Le petit garçon est le fils de l'avocat Vermeekere bien connu à Anvers ; Lisbeth est la fille d'une obligée voisine qui s'est dévouée à rester malgré le danger avec madame, car Alex a un frère malade qu'on n'a pu évacuer. Moi je suis leur servante et je... »

« C'est bon, c'est bon, dit la rude voix fort adoucie maintenant — venez vous mettre à l'abri. » Et prenant les enfants, l'homme les emporta vers sa hutte à grandes enjambées. Malgré que la dune s'éboulait sous ses pas ; en clopinant, Gude lui suit. Le pauvre homme se sentait si gros, si lourd, si fatigué, qu'il avait l'impression que l'ombre de la dune se penchait sur lui. « Qui va là ? » Ce qui était, cependant, les pauvres le prennent pour l'Ogre, et se mettent à pleurer.

A ce moment, par deux fois Marsoulin pose sa petite sur la manche de son maître. — L'officier de ronde est signalé. Alors le douanier en rampant entre dans la hutte, se dépose son fardeau, ressort aussitôt de l'intérieur. Gude entend la conversation des deux hommes : « Parfaitement... convenu... c'est cela... oui, emmenez-les chez vous. Je reste avec Marsoulin. »

Le douanier revient, prend le sac de peau de bique (sa couchette), coule dedans les enfants, les charge sur son épaule et disparaît dans la nuit. Pas une étoile. Le ciel est lugubre. La vieille servante reprend son récit :

« Ah ! mon bon monsieur, après que ces maudits eurent pris Anvers, après que toute la population affolée se fut sauvée, je dis à madame : « Ne vous faites pas tant de chagrin. Les petits et moi nous allons nous rendre chez ma sœur, mariée à Mardocky à un douanier français. Là-bas nous ne risquons plus rien. »

« Suivant toujours la mer, entrant parfois dans les terres inondées, ma valise sur le dos, les deux petits à la main, sans savoir où nous allons, pressés, roulés dans la tourterelle, pressés en avant, sans arrêt, je tenais si fort contre moi les pauvres pour ne pas les lâcher que parfois ils en pleuraient, car nous recevions des chocs comme des ruades à en perdre l'équilibre. »

« Tous nous serions morts de froid, de faim, de fatigue, de peur, si un navire ne nous avait amenés à Dunkerque quand nous croyions débarquer à Zuydcoote ou au fort des Dunes. »

« Assise sur un talus, les enfants endormis sur mes genoux, ma valise devant moi, inconsciente, je récitais mon chapelet, répétant après chaque Ave : « Allons-nous donc mourir là ? » Après toutes nos démarches pour trouver un gîte, seuls, abandonnés, je n'avais plus d'espoir.

« Des fusiliers marins passèrent, nous donnèrent du pain. « Voulez-vous aussi du singe ? » qu'ils nous dirent. Les petits réveillés, reculer d'horreur. Mais eux se mirent à rire aux éclats. « C'est du nanan, du bon nanan, mes amours. »

« Après un homme passa une pelle sur le dos. « Quoi que vous faites là ? » qu'il me dit. Je lui contai ma peine. Charitable, bon comme vous, il prit les enfants sur son dos. De même que vous encore maintenant, je le suivis. Dans une maison du faubourg il entra. « Je vis seul, j'ai perdu tous les miens, soyez ici chez vous. » Axel et Lisbeth furent des jours et des jours à se remettre de tant de fatigues, de privations. Leurs forces recouvrées, je voulus partir... Ah ! c'est si fatidique... C'était ce matin : tous nous avons pleuré.

« A Mardocky j'espérais être près de ma sœur ce soir de Noël, on m'apprit que, comme à son service maintenant à Gravelines, je devais aller à l'abri des tranchées. Lorsque la nuit venue, les phares de leurs grandes yeux mouvants ont éclairé les leurs, rendant par leurs feux l'ombre près de nous plus épaisse et noire, au milieu des dunes croulantes sous nos pas, les petits effrayés se mirent à pleurer. Je leur

disais : « Ecoutez les cloches, elles sonnent Noël, vous savez bien mes mignons la nuit où le petit Jésus est né dans une crèche... Et où dans le ciel on voyait des anges à travers les étoiles... Regardez là-haut. Ils vont venir pour nous mener dans un logis bien chaud... ou sur une nappe blanche il y aura pour nous du boudin et des gâteaux... Mais les pauvres pleuraient toujours... Et moi... je fis comme eux. »

« C'est à ce moment que votre chien s'est dressé contre nous. Nous nous sommes crus perdus... Vous nous sauvez. Comment vous remercier jamais de... »

La belle affaire ! tout le monde en a fait autant. Et il accéléra sa marche, un détournement encore et au bout d'un étroit sentier, devant une barrière ouvrant sur un jardin, par trois fois le douanier limita le cri de la mouette.

Aussitôt, craintive, apeurée, une jeune femme parut sur le sentier.

« A cette heure ! Que t'est-il arrivé ? » Mais lui, avec un large rire, entrant dans le logis réchauffé et chaud, déposa doucement son sac à terre.

« Ne t'inquiète pas, Marie-Rose, tu auras ici une belle messe de minuit. Je t'apporte le Noël du gabelou ! »

Liane Philipp.

On arrête un voleur de colis militaires

L'administration des postes était avisée, ces temps derniers, par les plaintes qu'elle recevait, que des colis postaux à destination de militaires sur le front ou dans les dépôts, convoyés au bureau central n° 7 de la rue des Archives, ne parvenaient pas à cette dernière adresse.

Une surveillance fut établie, qui amena l'arrestation du chauffeur d'automobile postale Duroc, au service d'une maison de transports, et qui tient en même temps un restaurant rue Saint-Maur.

L'individu, qui est âgé de 45 ans, est marié, était chargé, depuis la guerre, d'aller prendre aux bureaux auxiliaires les colis militaires qu'il devait transporter ensuite au bureau de la rue des Archives.

En cours de route, l'indélicat employé ouvrait les colis et en retirait le contenu. Tous les jours, depuis un an, il dérobait ainsi quatre ou cinq colis.

A la suite de son arrestation, M. Farolot, commissaire du quartier Saint-Aroie, fut chargé d'opérer une perquisition au domicile de l'inculpé.

Il découvrit dans l'arrière-boutique du restaurant Duroc, une quantité considérable d'objets les plus divers. Des produits pharmaceutiques voisinaient avec des instruments de chirurgie, du café, des boîtes de bijoux et du matériel d'électricité.

Duroc avait tenu ces derniers objets d'un employé d'une maison d'électricité de la rue Hyacinthe, le jeune Bonichon, âgé de 18 ans, demeurant rue de la Folie-Méricourt.

Convaincu, Bonichon n'hésita pas à avouer qu'il dérobait ces marchandises à son patron, qu'il les remettait ensuite à Duroc spécialement chargé de les écouler. Bonichon a été rejoint au Dépôt.

Ainsi, Duroc dérobait non seulement des colis destinés aux militaires, mais encore recelait les objets dérobés par le jeune Bonichon. L'enquête permettra de déterminer le montant exact de ses détournements. Ils dépassaient, croit-on, vingt mille francs.

Le cambriolage d'une boucherie à Nanterre

Le mercredi 22 décembre dernier, M. Huret, boucher, rue du Tir, à Nanterre, était victime d'un vol dans les circonstances suivantes :

« Comme la bonne du boucher était seule, M. Huret était parti de grand matin, trois individus escaladèrent la grille, entrèrent dans la maison, par effraction, et déboulonnèrent la pauvre femme. Mme Monnotte, âgée de 50 ans ; l'un d'eux menaça de lui couper le cou avec un rasoir si elle criait ; cependant, les deux autres fracturèrent les meubles et s'emparèrent d'un revolver et de divers bijoux.

Le commissaire de police de Nanterre interrogea la victime, qui put donner quelques précieuses indications.

Des inspecteurs de la Sûreté viennent d'arrêter les trois cambrioleurs : Louis Pilaire, âgé de 25 ans, sans domicile fixe, titulaire de 10 condamnations ; Charles David, 16 ans, camelot ; et Lucien Flisson, 20 ans, tous deux sans domicile fixe.

C'est Pinot, qui conçut le coup, ayant été employé chez le boucher ; il cherchait des aides, lorsque, à la gare du Nord, lundi soir, il rencontra deux individus qui, à l'évidence, avaient des mines patibulaires, il pensa naturellement à eux ; il lia conversation et le consentement ne fut pas long à obtenir ; on fit la noce le lendemain, et, avant de partir à Nanterre, un bon dîner, offert par Pinot, donna du cœur aux jeunes criminels.

M. Tanguy, chef adjoint de la Sûreté, a envoyé le trio au Dépôt.

lait crier et lui recommandait de se taire. Elle s'avancait en glissant, comme une ombre, mais si vivante avec ses grands yeux noirs, doux et tristes, et sa bouche entrouverte qui semblait vouloir parler ! Lanjiellus la voyait s'approcher, et il ne bougeait pas ; il restait là, cloué dans son fauteuil, comme hypnotisé, sans mouvement, sans voix et presque sans souffle.

La dame blanche avançait toujours ; maintenant elle n'était plus séparée de Lanjiellus que par la table devant laquelle il était assis.

Elle se pencha sur cette table et y déposa quelque chose, mais Lanjiellus ne s'en rendit pas compte ; il ne regardait, il ne voyait que le visage de l'apparition, jeune et encadré de lourds cheveux blancs et illuminé de grands yeux douloureux qui imploraient.

Elle alla criant encore : le même geste de la dame blanche, le doigt sur les lèvres, arrêta son cri. En même temps, il la vit s'éloigner en glissant comme elle était venue, et s'évanouir.

Lanjiellus se leva, se frotta les yeux ; il n'avait plus devant lui que la grande glace où se reflétait encore le portrait de la princesse.

Mais il n'en pouvait douter : la dame blanche était venue pour lui, il avait encore les yeux pleins de son image vivante.

— Voyons ! Voyons ! Je ne dors pas, je ne suis pas fou, je ne suis pas ivre... Il alla à la glace, la tâte : elle était appliquée au mur, et ce mur était plein, nulle ouverture n'y avait été pratiquée par laquelle un être matériel pût entrer ou disparaître.

C'était bien un fantôme et rien qu'un fantôme qu'il avait vu !

Il revint à son fauteuil, s'y laissa tomber, et vivement ses deux mains s'allongèrent

Correspondance

Nous recevons la lettre suivante :

Monsieur le Directeur,

Au cours de la campagne dont elle a été l'objet, la Morue française n'a fait aucun geste public pour se défendre. Le moment lui paraît venu de s'expliquer.

Le marché du 28 août 1914 avec l'Intendance comprenait 5 millions de kilos de morue sèche à 1 franc le kilo, livrables en 100 jours. Il fut complété le 31 août par un avenant réduisant le délai à 30 jours, mais autorisant, en contre-partie, l'emploi de la morue salée en barils au même prix. Le marché fut exécuté sans incidents.

On a reproché à la Société :

1^o L'avenant du 31 août 1914, qui lui procurait un bénéfice supplémentaire important.

2^o Un profit exagéré sur l'ensemble de la vente.

3^o Une tentative d'accaparement du marché des morues en 1914.

4^o L'affectation à l'Intendance d'un des administrateurs-délégués.

5^o Une partie de livraisons défectueuses.

6^o Une différence de poids sur la morue en barils.

7^o L'acide borique.

La Société répond :

L'avenant du 31 août fut conclu sur la seule initiative de l'Intendance, en vue d'aboutir à une large réduction du délai de livraison. Les prix appliqués furent les prix moyens de la clientèle ordinaire et le bénéfice fut, comme pour la clientèle, de 7 %.

C'est le chiffre résultant de l'expérience comptable qui fut faite sous les ordres des magistrats instructeurs ; il est confirmé dans les rapports et la déposition alléguée de l'expert. La Société prétend nullement que le chiffre de 7 % est un chiffre brut ne comprenant ni les frais généraux, ni les intérêts, ni les amortissements.

L'accusation d'accaparement pourrait être renouvelée chaque année contre notre Société à raison de l'importance de ses achats, elle ne résista pas au premier examen. En dehors du marché, l'Intendance nous remit une première fois 42.000 quintaux de poisson qu'elle avait réquisitionnés directement les armateurs de Fécamp en vue de nous le faire préparer ; après la victoire de la Marne, elle renoua son projet et les revendit ailleurs. Une seconde fois, le 29 août 1914, elle nous fit notifier une réquisition supplémentaire de 20 millions de kilos, supérieure de plus du double à la production nationale. Cette fois la Morue française refusa.

M. Louis Léglise n'était pas affecté à l'Intendance. Il fut appelé, comme idoine, à donner des conseils pratiques pour l'emmagasinement des morues et autres denrées ; il n'eut aucun avis à fournir sur les qualités ou les réceptions. Tout le monde l'appela — sauf la Chambre de Commerce.

Les experts de l'administration ont constaté l'avarie et ordonné la destruction de 336.000 kilos, soit 8 %. Les morues rebutées étaient en presque totalité atteintes de « rouge » et par conséquent encore comestibles, aux termes mêmes des arrêtés ministériels ; on n'avait pas le droit de les détruire. La Société avait vendu livraison en usine refusa de désigner des experts ; ceux de l'administration, bien qu'opérant seuls, n'osèrent pas attribuer aux avaries une date antérieure à la livraison. On peut même s'étonner qu'après huit mois la quantité n'en ait pas été plus considérable.

Notons, à ce sujet, qu'on a fait un abus, spirituel peut-être, s'il n'eût pas été aussi répété, des mots de métier « rossignols » et « papillons ». Les papillons sont des poissons plus petits, pesant encore au moins une livre et qui sont d'assez bonne qualité que les autres, quand ils ne sont pas préférés. Les « rossignols » sont des matras (sacs) exotiques, trop justes de dimensions et ne pouvant contenir que 60 kilos de morue quand le modèle commercial est de 80 kilos. Ils sont de même qualité que les autres et leur emploi était prévu au contrat.

Un manquant de poids moyen de 8 kilos fut constaté sur les barils après plusieurs semaines de séjour en magasin. C'est le déchet normal des saumures. La marchandise, vendue livraison départ, avait été pesée sous les yeux de l'administration des douanes, qui en délivra certificat conforme.

Enfin, l'emploi de l'acide borique contre le « rouge » fut seul retenu ; il avait occasionné à la Société une dépense supplémentaire de 33.000 francs faite exclusivement dans l'intérêt de la marchandise. Le 3^e conseil de guerre refuse d'y voir l'intention frauduleuse réclamée par l'accusation et nécessaire pour réprimer pénale-ment ; il l'acquiesce.

Tels sont les faits dans leur simplicité. La Morue française les livre à l'examen impartial de ses amis et même de ses adversaires, certains de conserver la sympathie des uns et l'estime des autres.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, nos salutations empressées.

LA MORUE FRANÇAISE.

Un bateau chargé de sable coule en Seine

Une « flûte » chargée de sable, appartenant à la maison Morillon-Corval et Cie, de Paris, par suite d'une fausse manœuvre, s'est échouée, hier matin, à onze heures, au viaduc d'Auteuil, bouchant une arche du pont.

sur la table vers ce que la dame blanche y avait déposé :

Deux photographies d'enfants, un petit garçon et une petite fille.

Lanjiellus n'eut qu'à regarder ces images souriantes :

— Ses enfants ! Les portraits qui avaient disparu de sa chambre quand la grand-mère a voulu me les montrer.

Et il comprit aussi pourquoi la morte lui avait laissé ces portraits, il devina ce qu'elle attendait de lui, ce qu'il importait tout à l'heure les grands yeux douloureux :

— Elle veut que je lui fasse rendre ses enfants...

Comme il se traduisait ce vœu de la morte, il entendit un léger bruit derrière lui ; elle était encore là, elle attendait sa réponse...

Il se retourna ; c'était maman Crépon qui revenait :

— Voici votre café, monsieur ; je vous demande pardon de vous l'avoir fait attendre...

Elle s'excusait, bien que son absence eût duré deux minutes à peine, et des minutes si remplies pour Lanjiellus, inoubliables ! Il murmura un vague merci et se reprit à contempler les portraits des enfants.

— Qu'est-ce que vous regardez là ? demanda maman Crépon.

Il lui présenta les deux images :

— Voyez !

DERNIÈRE HEURE

Le général de Castelnau confère longuement avec Constantin

Athènes, 26 Décembre.
Le général de Castelnau est arrivé ce matin, venant de Salonique.
C'est à 11 heures qu'il a été reçu par le roi Constantin, qui le retint pendant près d'une heure.
Le ministre de France, M. Guillemin, a offert au général de Castelnau et à son état-major un dîner auquel assistaient M. Politis, directeur général du ministère des Affaires étrangères ; M. Merikatis, maréchal de la cour ; M. Paparigopoulos, aide de camp du roi ; M. Doumanis, chef de l'état-major, ainsi que le personnel de la légation et M. Fougères, directeur de l'école française.

Le général de Castelnau a ensuite reçu les membres de la colonie française à l'hôtel de la légation.

Au cours de la réception, le général de Castelnau, s'adressant à ses compatriotes, a dit :

« Que vos pensées aillent toujours à ceux qui, sur le front, défendent vaillamment la patrie.

« Ayez confiance, vous pouvez compter sur la victoire avec une certitude mathématique. Nous aurons ainsi fait avec le cauchemar de cette Allemagne envahissante.

« Au cours de ses conversations avec les personnalités compétentes dans les milieux alliés, le général de Castelnau a déclaré qu'il était satisfait de sa visite à Salonique, dont il a qualifié les positions d'insurmontables.

« Une foule nombreuse a acclamé avec enthousiasme le général français d'avis de : « Vive la France ! Vive Castelnau ! Vive l'armée française ! » — (Havas.)

Désaccords austro-bulgares

(De notre correspondant particulier)
Genève, 26 Décembre.
La brusque arrestation qui se manifeste en Macédoine serait, d'après les renseignements d'agents allemands à Salonique, à ce que les Autrichiens envisagent la situation plutôt critique retardant chaque jour l'attaque générale ; le ravitaillement ennemi subit, en effet, beaucoup de retard, l'artillerie est très difficile à transporter et à placer. De plus, de sérieux désaccords austro-bulgares existent.

Calme à la frontière et fièvre intense en Macédoine

(De notre correspondant particulier)
Athènes, 26 Décembre.
(Arrivée le 26)

Les journées passent sans apporter le moindre changement ; le calme règne sur la frontière et la fièvre est intense en Macédoine. La situation se résume ainsi : les Alliés s'étendent en demi-cercle autour de Salonique où ils ont fortifié les hauteurs et les localités environnantes. Les Français ont fortifié plus spécialement la presqu'île de Chalcidique qui leur assure plus de liberté de mouvement durant les opérations futures autour de Salonique. — M.

Au cas d'une marche sur Salonique

Salonique, 26 Décembre.
Les Allemands auraient actuellement cinq divisions en Bulgarie dont une partie se joindrait aux troupes de Ferdinand I^{er} si la marche sur Salonique était décidée par les commandants.

Les Austro-Hongrois contre le Monténégro

Genève, 26 Décembre.
Après de pénibles combats avec les Monténégrins, les troupes austro-hongroises ont passé la Tara, rivière qui formait, avant 1913, la frontière entre le Monténégro et le sandjak de Novi-Bazar.

Mécontentement dans l'armée grecque

(De notre correspondant particulier)
Athènes, 26 Décembre.
Des permissions en grand nombre sont accordées aux mobilisés grecs ; ce n'est pas seulement par mesure d'économie, c'est surtout parce qu'un grand mécontentement existe dans les rangs de l'armée, mécontentement qui vient même de se traduire par de nombreuses mutineries, notamment dans les garnisons du Nord-Est.

Les mobilisés ne comprennent pas pourquoi ils ont été appelés au moment qu'il est entendu qu'ils n'ont pas à tirer un coup de fusil contre les Bulgares.

A quand la convocation ?

(De notre correspondant particulier)
Athènes, 26 Décembre.
Il n'est pas encore certain que la Chambre nouvelle soit convoquée pour le 12 janvier.

Gouvernement provisoire allemand à Nisch

Londres, 26 Décembre.
Les cercles diplomatiques de Rome ont appris que les Allemands ont établi un gouvernement provisoire à Nisch faisant partir de la ville toutes les troupes austro-bulgares et enlevant aux Autrichiens toute participation à l'administration des affaires serbes. Une proclamation a été lancée par eux annonçant qu'ils respecteraient la nationalité serbe.

La mission de M. Shebeko en Roumanie

Rome, 26 Décembre.
Le correspondant du Giornale d'Italia à Bucarest télégraphie que le ministre russe Shebeko, chargé d'une mission importante, est arrivé dans la capitale. Il est porteur d'une lettre du tsar pour le roi Ferdinand. On croit que M. Shebeko vient soumettre au gouvernement roumain de nouvelles concessions territoriales.

Le rôle balkanique de la Russie

Lausanne, 26 Décembre.
Le journal roumain Adevartul public une interview d'un diplomate de l'Entente, qui déclare que les Alliés ne quitteront pas les Balkans et qu'ils préparent une nouvelle entreprise, dans laquelle le rôle principal sera joué par la Russie.

Les Allemands redoutent la grande famine

(De notre correspondant particulier)

Genève, 26 Décembre.
L'heure des désillusions paraît avoir sonné en Allemagne. Ce ne sont pas seulement les socialistes démocrates, mais encore les libéraux, et avec eux la grande majorité du peuple qui se rendent compte que cette guerre sur laquelle ils avaient fondé de si belles espérances ne leur rapportera que ruine et misère.

A cet égard, le passage suivant d'un article de tête du Vorwärts, ayant pour titre : « Message de Noël », est des plus instructifs :

« Vous, je vous annonce une grande joie ! C'était autrefois, au temps où les hommes, comme dit l'Evangile, étaient remplis de bonne volonté.

« Le message de Noël en cette année de guerre sonne différemment. Au tonnerre des canons se mêle la voix du ministre des Finances qui se faisant l'interprète des phalanges célestes du gouvernement annonce que, quoi qu'il arrive, la guerre entraînera des charges colossales et que le budget qui sera soumis le mois de mars prochain à l'approbation du Reichstag contiendra en outre de l'impôt sur les bénéfices de guerre d'autres projets d'impôts nouveaux.

« Lorsque M. Helfferich communiqua, lundi dernier, ce message au Reichstag, l'exclamation : « Ecoutez ! Ecoutez ! » retentit sur tous les bancs. Jamais pareille invitation ne fut mieux à sa place. Ecoutez cela, vous qui, jusqu'à présent, n'avez songé à ce qui adviendrait après la guerre.

« Ecoutez ! Vous qui avez été assez légers pour admettre que l'empire allemand victorieux pourrait imposer à ses ennemis une indemnité de guerre destinée avec sa pluie de milliards à nous enlever tout souci d'argent pour l'avenir. Assurément le ministre des Finances n'a pas encore voulu détruire complètement l'espoir d'une indemnité de guerre, mais à son avis, pour si forte que soit cette indemnité, nous n'échapperons pas aux lourdes charges financières.

« Ce que M. Helfferich n'avait fait qu'esquisser en quelques traits, le député progressiste libéral Gothein le caractérisa de plus près. « Le peuple allemand, dit-il, aura à supporter après la guerre une charge d'impôts telle que les pessimistes les plus audacieux ne l'avaient jusqu'à présent jugée possible. Il faut nous attendre à travailler quatre ou cinq mois chaque année pour l'Etat. C'est seulement par un travail intensif et un dévouement absolu que le peuple pourra surmonter les années pénibles qui vont suivre et peut-être le temps approche où l'on devra résigner de nouveau la grande famine. »

« Leur ravitaillement
Athènes, 26 Décembre.
On mande de Bucarest, qu'à la suite d'un accord intervenu entre la Roumanie et les puissances centrales, l'exportation des céréales à destination de l'Allemagne et de l'Autriche a commencé avant-hier.

Pour réaliser des économies
Copenhague, 26 Décembre.
Les ministres prussiens des Finances et de l'Intérieur viennent d'adresser à tous les gouverneurs de provinces une circulaire recommandant aux communes la plus stricte économie.

« Les communes, déclare la circulaire, devront faire preuve d'un esprit d'extrême réserve et de la plus stricte économie pour toutes les dépenses qui ne sont pas absolument pressantes et nécessaires. Cet avis s'applique à tous les travaux et entreprises qui sont de nature à augmenter les dettes et les impôts. On pourra ajourner l'exécution de mesures prises en temps de paix et suspendre les travaux publics ordonnés pour mettre fin au chômage. Les communes ont en effet tout intérêt à pouvoir, dès la fin de la guerre, mettre en train des travaux occupant un grand nombre d'ouvriers. »

Le moral de leur armée
Les lettres suivantes, trouvées sur des prisonniers allemands, en disent long sur l'état moral de nos ennemis :

Sans origine, 24 octobre 1915.
A la fin de cette semaine, il y aura... hommes de mon bataillon qui partiront pour le front ; mais je pense ne pas être encore prêt. Cela me cause un grand chagrin. Car la perspective, avec un hiver rigoureux comme il s'annonce, de partir pour la Russie, tout cela n'a rien d'amusant. Que l'ala de bons souvenirs ou non, le flaque de tout façon de se voir, ainsi que cela s'est produit pour des milliers de soldats, l'année dernière.

Des tranchées, 21 septembre 1915.
Mon souhait et celui de tous mes camarades dans les tranchées est que la guerre, qui dure depuis plus d'un an, se termine le plus tôt possible ; et elle serait déjà terminée depuis longtemps si tout le monde pensait comme nous dans les tranchées et si on savait partout quelles privations nous avons à subir et quel travail nous avons à fournir. Je ne puis me figurer une seconde campagne d'hiver, alors que maintenant dans les tranchées la vie est à peine supportable.

Le sous-marin autrichien capturé par les Anglo-Français
Malte, 26 Décembre.
De l'Idée Nationale.
Dans l'après-midi du 19 fut conduit au port de La Valette un sous-marin autrichien, capturé par des torpilleurs anglo-français entre le canal d'Otrante et Malte.

Il s'agit d'un sous-marin de proportions modestes ; sa longueur ne dépasse pas 40 à 50 mètres. Il n'est pas muni d'artillerie, il ne semble pas de type très récent.

Le sous-marin aurait été éperonné par l'un des contre-torpilleurs de croisière. Le choc aurait endommagé les appareils d'immersion. Tout l'équipage s'est rendu avec le navire.

La brillante opération des torpilleurs alliés a provoqué un grand enthousiasme parmi la population maltaise.

On assure que le sous-marin sera bientôt réparé et reprendra la mer avec un équipage britannique.

Sous-marin autrichien mis en fuite

Rome, 26 Décembre.
Le 18 décembre, un sous-marin autrichien parut dans les eaux de la baie de Durazzo, dans le but évident de torpiller le vieux navire Danno, appartenant à la Société Vaglia, qui débarquait des vivres pour l'armée serbe. Accueilli par sept coups de canon, il a disparu. — (Havas.)

M. Lloyd George demande encore 80.000 ouvriers pour les usines nationales

Londres, 26 Décembre.

M. Lloyd George a prononcé hier à Glasgow un discours devant 3.000 chefs d'associations ouvrières et contremaîtres d'usines. Il a traité la question de l'emploi des ouvriers non spécialistes en plus des ouvriers spécialistes.

M. Lloyd George a dit que le gouvernement avait besoin de 80.000 ouvriers spécialistes dans les usines nationales pour la fabrication des canons et des projectiles. Après une allusion à la pluie de projectiles énormes que les Allemands versaient sur les Russes, M. Lloyd George a continué :

Ce que l'ouvrier français a fait pour sa patrie
Comment la France a-t-elle pu faire face avec succès à cette terrible machine ? Comment a-t-elle pu résister sans fléchir aux légions bien équipées qui ont refoulé les armées russes ? C'est là une histoire intéressante et instructive.

L'armée française manquait, elle aussi, de munitions : les ouvriers français ne lui marchandaient pas leur aide. Le mécanicien français avait conscience que son métier le mettait à l'abri chez lui, tandis que ses camarades bravaient la mort ; il jouissait de salaires élevés, moins élevés que les nôtres cependant, aussi a-t-il estimé que le moins qu'il pouvait faire, c'était de travailler de son mieux pour aider les hommes qui affrontaient la mort pour le sauver et pour sauver la patrie elle-même.

Ce que doit faire l'ouvrier anglais
La victoire allemande sera impossible si l'ouvrier anglais suit sans réserves l'exemple de ses camarades français et s'il met de côté tous les règlements qui entravent la victoire.

Si les ouvriers anglais, a dit M. Lloyd George, ne remplissent pas le programme du gouvernement, deux alternatives se présentent : ou bien dire aux soldats que les règlements ouvriers sont un obstacle à la production des canons dont ils ont besoin pour remporter la victoire en 1916, ou bien dire franchement au Kaiser que l'Angleterre ne peut pas tenir jusqu'au bout.

Il se peut, s'est écrié M. Lloyd George, que le Kaiser nous tienne quittes avec l'annexion de la Belgique, avec le paiement d'une indemnité, avec la perte de plusieurs colonies britanniques. Mais certainement il exigera que l'Angleterre renonce à la domination des mers.

Alors, la Grande-Bretagne sera aussi complètement en proie au despotisme de la Prusse que l'est aujourd'hui la Belgique.

M. Lloyd George se refuse à croire à une autre réponse que celle qu'il attend de la part des ouvriers anglais expérimentés qui ont donné si volontiers leurs fils pour sauver la patrie.

Faits de Guerre

Communiqué officiel russe :
Petrograd, 26 Décembre.
FRONT OCCIDENTAL. — Au sud-est de la station de Tcharikorsk, nous avons délogé un poste de garde allemand ; nous avons attaqué de flanc, avec succès un détachement accouru au secours.

Dans la région de Pougatchev, au nord du village de Mouravitsa, sur l'Ikva, nous avons entouré et fait prisonniers un parti d'éclaireurs ennemis.

Au nord de Rouchatchev, un de nos détachements a pénétré brusquement dans le village de Phtikontze où se trouvait un poste d'Autrichiens. Dans l'engagement qui se produisit, une partie des Autrichiens ont été tués à la baïonnette, les autres se sont enfuis.

FRONT DU CAUCASE. — Dans la vallée de Siritchay, au sud-ouest du lac de Tortomtsch, notre feu a arrêté les travaux des Turcs pour la construction de fortifications.

Nos troupes ont refoulé vers l'ouest de Melasphert un fort détachement de cavalerie ennemie.

Communiqué officiel italien :
Rome, 26 Décembre.
L'artillerie ennemie s'est montrée active sur plusieurs points du front notamment dans la vallée de Giudicaria entre les ouvrages autrichiens du groupe de Lardaro et nos batteries opposées.

Sur le reste du front, la situation est sans changement.

Communiqué officiel monténégrin :
Le 24 décembre, les combats sur tout le front de l'armée du Sandjak n'ont donné aucun résultat à l'ennemi. Il a attaqué nos troupes vers Voutchide et fut repoussé partout.

Après un violent combat, les Autrichiens réussirent à s'emparer de notre position de Raskova-Gora que nous lui avons reprise par une vigoureuse contre-attaque, en lui faisant un certain nombre de prisonniers et en lui enlevant un important matériel.

Duels d'artillerie sur les autres fronts.

Communiqué officiel britannique :
Londres, 26 Décembre.
La lutte de mines continue activement au sud du canal de La Bassée où une mine ennemie a fait explosion sans endommager nos tranchées.

Au nord de la Somme, notre artillerie a efficacement canonisé les positions ennemies à l'est d'Albert.

Sur le reste du front, il n'est produit que des combats intermittents d'artillerie.

Communiqué officiel belge :
L'activité a été faible aujourd'hui de part et d'autre du front de l'Yser. Notre artillerie a contrebuté quelques batteries allemandes qui avaient ouvert le feu sur Lampernisse, Outdecappelle et nos positions de première ligne dans le secteur de Dismude.

Hommage américain au défenseur de Miss Cavell

New-York, 26 Décembre.

Le dîner d'adieu offert à M. Brand Whitlock, l'ambassadeur d'Amérique à Bruxelles, qui fit tous ses efforts pour sauver Miss Cavell a été une manifestation d'idées et de paroles neutres.

Tous les orateurs avaient été avertis par le secrétaire du Lotos Club où le dîner avait lieu, de ménager dans leurs discours la position et délicate de M. Whitlock.

Quant à M. Brand Whitlock il a observé la règle du silence le plus strict.

M. Brand Whitlock s'embarquera le 28 décembre à bord du Rotterdam pour rejoindre son poste. Il aura comme compagnons de voyage le colonel E. M. House, ami intime du Président Wilson dont le voyage en Europe a été annoncé par les journaux, et le capitaine Boy-Ed qui rentre en Allemagne.

En jouant avec son revolver il tue son ami
(De notre correspondant particulier)
Le Havre, 26 Décembre.

Samedi soir, dans un local de l'annexe de l'hôtel Hamon, situé rue Bazan, 58, M. Charles Clerck, âgé de 26 ans, attaché au ministère des Sciences et des Arts de Belgique, se trouvait dans le bureau de cette annexe en compagnie d'un de ses camarades, M. François Caprasse, âgé de 45 ans, adjudant de l'armée belge, attaché à la pyrotechnie.

M. de Clerck s'amusa, paraît-il, à faire fonctionner son revolver et tira trois balles. L'une d'elles atteignit M. Caprasse à la tête et ce dernier s'affaissa sans connaissance. Le blessé fut transporté à l'hôpital dans un état désespéré et il est décédé ce matin dans cet établissement.

L'Anniversaire de la mort de Bruno Garibaldi
Rome, 26 Décembre.

A l'occasion du premier anniversaire de la bataille de l'Argonne, on tomba Bruno Garibaldi, le général Ricciotti Garibaldi, le colonel Peppino et les capitaines Sante et Menotti, se rendirent au cimetière Verano pour déposer des fleurs sur le tombeau de Bruno Garibaldi.

La colonie française y déposa une plaque commémorative.

LE CONGRÈS SOCIALISTE
C'était hier la deuxième journée du congrès national du parti socialiste, mais, comme la veille la course a intensifié la publication de tout compte rendu de ce congrès, nous nous bornerons donc à publier le communiqué du bureau du congrès, seul autorisé :

« La séance du matin est ouverte à 10 heures, sous la présidence de Camille Morel, assisté de Bazire et de Philippe.

L'ordre du jour appelle la discussion de la question : « Examen de la situation générale : le Parti socialiste et la guerre. »

La séance de l'après-midi est ouverte à 3 heures, sous la présidence de Mistral, assisté de Durrie et de Veruillet. Intervient dans la discussion générale : Sixte-Quenin, Lafage, Maquart, Durrie, Mauge, Guesde, Cachin.

La séance de l'après-midi a pris fin à 7 heures et demi et, à 9 heures du soir, le débat reprendra, une séance de nuit ayant été décidée. »

A la recherche de la villa de l'escroc aux vingt noms
Nous avons raconté l'extraordinaire aventure de ce pseudo-médecin, pseudo-gentilhomme surnommé « l'homme aux vingt noms », qui, dans les villes d'eaux et à Paris, committait de très nombreuses escroqueries.

Condamné à plusieurs années de travaux publics pour désertion, remis ensuite entre les mains de la justice civile pour répondre devant elle de ses nombreuses escroqueries, Padovani refusa systématiquement de faire connaître sa véritable adresse.

M. Bourguet, juge d'instruction chargé de cette nouvelle affaire, apprit incidemment que l'escroc avait une villa dans la région de Versailles. Mais il ne put lui faire avouer l'endroit précis où elle se trouvait. Il sut seulement que cette villa portait le nom de « Villa des Acacias ».

Chargé de retrouver le mystérieux domicile de l'escroc, des inspecteurs de la Sûreté ont effectué des recherches à Versailles, à Vauresson, à Bougival et à la Celle-Saint-Cloud. Ils ont bien découvert une certaine de villas portant le nom des « Acacias », mais Padovani n'y avait jamais habité.

On demande si, en désignant de ce nom de la villa où il avait élu domicile, Padovani n'a pas voulu égarer le magistrat instructeur dans ses recherches.

D'autre part, on nous annonce que la police de la Sûreté suit une autre piste qui serait la bonne.

Le Noël des orphelins de la guerre
L'Œuvre nationale de protection en faveur des femmes et des enfants victimes de la guerre 1914-1915 avait organisé hier après-midi, à la mairie du X^e arrondissement, une grande fête de l'Arbre de Noël, au profit des 800 orphelins quelle soutient.

Mme Raymond Poincaré se plut, avec une grâce admirable, à venir partager aux petits orphelins les jouets, les vêtements et les friandises qui leur étaient destinés.

Une matinée récréative avec les concours de prestidigitateurs, d'équilibristes et d'artistes lyriques fut ensuite lieu avec le concours de sociétés de préparation militaire auxquelles la population parisienne réserve toujours le meilleur accueil, de boys-scouts et de l'harmonie de la Société d'enseignement moderne.

Plus de huit cents orphelins et de trois cents jeunes soutenus par l'Œuvre nationale de protection, dont M. Bellan, ancien président du Conseil municipal, est le président fondateur, assistaient à cette matinée et partirent avec un peu de consolation à voir qu'on ne les oublie, ni elles, ni leurs enfants.

CE QUE DIT la presse étrangère

La statistique des navires coulés pendant la guerre

De Vorwärts :

On nous assure de bonne source que, depuis le commencement de la guerre jusqu'à la fin de novembre de cette année, les pertes totales de la flotte commerciale ennemie sont les suivantes :

734 navires jaugeant ensemble 1.447.628 tonnes ont été coulés ou tonnage total de 278.517 tonnes ont été victimes d'autres accidents de guerre.

33 navires jaugeant ensemble 94.709 tonnes ont été coulés par les mines.

73 navires avec un tonnage total de 278.517 tonnes ont été victimes d'autres accidents de guerre.

Parmi les navires coulés 624 au tonnage total de 1.231.444 tonnes appartenaient à la flotte commerciale anglaise, qui constitue une perte de 5,9 % du tonnage total de cette flotte.

Les étrangers à Constantinople

De Constantinople aux Daily News :

Au mois d'août, cinquante Anglais et Français de marque ont été envoyés à Gallipoli pour y être massacrés. Grâce à la conduite courageuse de M. Philipps, chancelier de l'ambassade américaine, qui accompagna en personne les exilés, tout eût été la vie sauve. Au mois de septembre, tous les sujets russes furent arrêtés de la même façon en une nuit et exilés à Angora avec leurs familles.

Au mois d'octobre, cinq cents Albanais furent soumis à ce même traitement arbitraire. Quant au sort des autres victimes, quelques-unes ont survécu et se trouvent en Asie-Mineure ; un grand nombre ont été pendues, d'autres ont été massacrées chemin faisant ou sont mortes de faim et d'épuisement. Pendant que les personnes respectables et innocentes sont exilées et emprisonnées, les vrais criminels ont le droit d'agir à leur guise. A Constantinople, nous voyons ces criminels en vêtements de velours ; ce sont en réalité les pendeurs d'aujourd'hui. Redir le leur chef, est très strict à cet égard. Il y a deux ans on l'a relâché de prison pour en faire un sergent de police et maintenant il est directeur de la police. Quant à Jan Bolat bey, c'est un vulgaire assassin.

En 1913, à l'époque où Kiamil pacha, le grand vizir, qui fut le chef, est très strict, avait lancé un mandat d'arrêt contre lui. Il fut arrêté et emprisonné ; le tribunal le jugea pour meurtre et il fut condamné à mort ; mais Jan Bolat, grâce à l'appui de ses amis du comité, réussit à s'échapper d'Ankara, il fait partie du comité de Salut public.

A TRAVERS PARIS
Personnes charitables, attention !

Dé nombreuses personnes habitant la Plaine-Moncau sont depuis quelques temps victimes des agissements de deux femmes qui opèrent de la façon suivante :

L'une de ces femmes est brune et âgée d'une trentaine d'années ; l'autre est blonde, elle a quarante ans et est mariée. Elles se présentent sous le nom d'un comité de réformation et quand, ce qui arrive souvent, on les introduit au salon, en attendant elles subtilisent les objets de valeur qu'elles aperçoivent et les font disparaître dans la boîte à double fond de la jeune fille. En partant, elles offrent une petite fleur souvenir. Mme Ravet, demeurant rue de Prony, a été leur dernière victime.

M. Raoul Legrand, commissaire de police du quartier de la Plaine-Moncau, a reçu de nombreuses plaintes contre les deux escrocs et ouvert une enquête.

Une arrestation aux halles
Au cours d'une tournée, des inspecteurs rencontrèrent, dans un débit des Halles, deux individus qui avaient cambriolé, il y a trois semaines, une pâtisserie au crois de la rue Notre-Dame-de-Nazareth, où ils avaient dérobé une somme importante. Les deux voleurs, Emile Dailly, 17 ans, et Albert Courtois, 20 ans, habitant rue des Tournelles, ont été arrêtés au chemin du dépôt.

Ecrasée par une auto
Une automobile, conduite par M. Stanislas Cozette, 41, rue de Cormeilles, à Levallois, a renversé, hier soir, rue Daguerre, une femme âgée, que l'on se hâta de transporter à Lariboisière. En cours de route, la victime rendit le dernier soupir. Son cadavre a été envoyé à la Morgue. Le chauffeur a été gardé à disposition de M. Defert, commissaire de police.

Cambriolage chez un mobilisé
En l'absence de M. Daillat, mobilisé, des cambrioleurs se sont introduits dans son domicile, 144, boulevard Montparnasse, et après avoir fracturé un meuble, ont dérobé pour 1.500 francs d'argent et de bijoux. Une enquête est ouverte.

Querelle de jaloux
Arthur Molla, 39 ans, 108, avenue d'Italie, s'étant disputé avec sa femme pour un motif de jalousie, lui a porté, hier soir, un coup de couteau dans la poitrine. La blessée, dont l'état est assez grave, a été conduite à Clichy. Le meurtrier est au Dépôt.

FAITS DIVERS
Boulevard Montparnasse, 138, des malfrats s'introduisent chez M. Lusin, absent. Dérangés dans leur opération, ils se retirent sans rien dérobé.

Rue Blomet, Marcelle Minars, 18 ans, bonne, profite de l'absence de ses maîtres pour disparaître en leur dérobant 200 francs et différents objets. Elle est activement recherchée.

Un viaduc d'Auteuil, une péniche, chargée de sable, coule après avoir heurté une des piles du pont. Le personnel se sauve dans une embarcation.

Boulevard de la Gare, on découvre, à son domicile, le corps de Paul Bourru, employé d'octroi, décédé depuis plusieurs jours. La mort paraît être naturelle.

Place Pinel, une fillette, Marguerite Applauz, 11 ans, est renversée par une auto. Transportée mourante aux Enfants-Malades.

Rue de Tolbiac, un journalier, Antoine Decumaine, tombe de 15 mètres de hauteur d'un toit. Admis à la Pitié.

Avenue de la République, Armand Ravelski, 8 ans, est renversé par un tramway qui lui écrase le pied gauche. A Saint-Louis.

Avenue Niel, par suite d'un court-circuit, un tramway prend feu. Les pompiers l'éteignent rapidement. Pas d'accident de personnes.

Eugène Gombert, déserteur, est arrêté, 68, boulevard de la Villette. A la disposition de l'autorité militaire.

Rue de l'Arbre-Sec, 45, Albert Petit, garçon boulanger, meurt subitement chez son patron.

La question des loyers
L'Union fédérale des locataires s'est réunie hier sous la présidence de M. Rouquier, assisté de MM. Pitavy, Collet et Dieulle. Vingt et une sections étaient représentées.

La discussion des articles, qui a duré toute la journée, est terminée par le vote des résolutions suivantes :

Exonération des sous-officiers, caporaux et soldats mobilisés et effectivement sous les armes et dont les revenus ont été supprimés ou diminués du fait de la guerre.

Exonération des veuves, compagnes, ascendantes et collatérales des sous-officiers, caporaux ou soldats tués à l'ennemi ou décédés des suites des blessures ou maladies contractées à l'armée.

Remise facultative en considération des conditions d'existence.

De plus, remise proportionnée aux diminutions de revenus.

Vote immédiat du principe de la péréquation des ventes entre les propriétaires.

Les juges (?) de Berlin

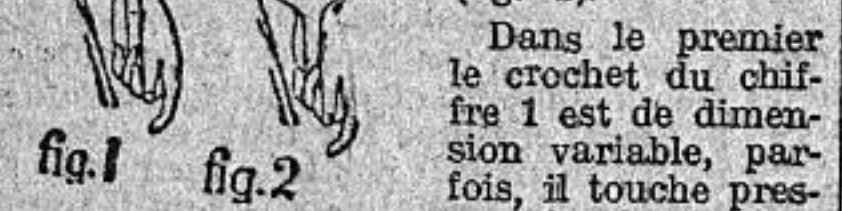
Tous les avocats d'Italie sont en train de s'associer avec ceux de la France à la protestation du barreau de Belgique contre la déportation en Allemagne de M^{rs} Théodor, le digne bâtonnier belge, puni pour avoir défendu les droits et devoirs de son ordre contre les injonctions de l'envahisseur allemand. Et l'on espère que, grâce à un soulèvement d'opinion générale de la part des confrères de M^{rs} Théodor, certains Etats neutres interviendront pour la libération de cette noble victime.

Il y a de longs mois, au ou deux de mes amis et moi avions présenté (1) un membre du cabinet belge en vue d'une intervention en faveur de l'admirable bourgmestre de Bruxelles, Adolphe Max. Il nous fut objecté que des démarches antérieures esquissées auprès des barbares en ce qui touche Ad. Max avaient échoué et que leur réitération était vouée à un nouvel insuccès. Nous songeâmes alors à une manifestation du barreau dans l'esprit de celle qui s'organise en faveur de M^{rs} Théodor, et en invoquant ce fait que Max, toujours inscrit au barreau de Bruxelles, en avait été un des membres les plus distingués avant d'accomplir sa haute mission à l'Hôtel de Ville. Réponse : « Les avocats » pleins d'ardeur sympathique pour cet admirable collègue, n'ont, hélas ! pas qualité pour intercéder en sa faveur, puisque c'est en sa seule capacité de bourgmestre qu'il a encouru la haine et la persécution des Boches. »

Variétés du type Blano
Le motif compliqué qui agrémentait ce type a produit de petites irrégularités, sans



Intérêt pour nombre de collectionneurs mais qui ont fait et feront la joie des amateurs de minutes. Sur certains exemplaires on a fait la remarque que la déesse avait six doigts de pied. On a remarqué aussi la particularité suivante sur plusieurs timbres de 5 centimes : le miroir que tient la déesse et dont on trouve à ses agrandissements sur le timbre normal un petit triangle plein à la partie inférieure de la glace (fig. 1), sur l'autre timbre, ce triangle est en partie effacé, mais il en apparaît un autre bien plus visible au centre de la glace (fig. 2).



Dans le premier le crochet du chiffre 1 est de dimension variable, parfois, il touche presque le dessin.

Nous ne nous attarderons pas plus longtemps dans la description des ces minuties, à l'aide d'une loupe on pourra en découvrir encore plusieurs : avis aux patients chercheurs.

Variétés du type Moucheon

Les timbres de 10, 20, 25 et 30 centimes offrent une particularité qui doit être intéressante pour le collectionneur, les chiffres de la valeur ont été au début, imprimés en surcharge, c'est-à-dire qu'on a imprimé en une seconde opération les chiffres dans le petit cadre blanc réservé à cet effet. De là, des variétés innombrables dans la place occupée par les chiffres, nous avons vu des exemplaires, offrant par suite d'un défaut de repérage cette particularité curieuse d'avoir pour chiffre de la valeur un zéro, le chiffre 1, se confondant avec la ligne d'encadrement. Dans d'autres timbres le chiffre de la valeur est tout à fait blanc et le chiffre est rejeté sur la figurine avec la couleur de laquelle il se confond.

Nous avons vu un exemplaire sans surcharge. (Grande rareté).

Lorsque les chiffres sont bien repérés, comment distinguer les deux variétés ? D'abord à la nuance du chiffre de la valeur qui, lorsqu'il est imprimé après coup, offre parfois une petite différence de teinte avec le reste de la vignette, ensuite au foulage caractéristique que le chiffre présente généralement au verso.

Pour le 10 c. le 1 diffère légèrement par la petite barre horizontale du pied, qui est droite dans le tirage opéré en deux fois et un peu courbée dans l'autre. Nous avons vu des 10 c. dont la barre supérieure du 1 est cassée et par suite manque presque totalement.

Le 15 c. a toujours été imprimé en une seule fois ; par contre, les 20 c. et 30 c. ne se rencontrent qu'avec le chiffre de la valeur imprimé après coup.

Une variété intéressante pour les collectionneurs se remarque sur les timbres de 15 c. où la partie déliée et supérieure du

chiffre 1 est un peu plus longue que normalement et va toucher la bordure du petit cadre ; quelquefois la boucle supérieure du 5 est plus épaisse et touche les lettres du mot POSTES.

Une autre variété assez curieuse se rencontre sur le 25 c., la boucle inférieure du 5 forme un cercle complet.

Dans nos prochaines notes, nous indiquerons encore quelques particularités de cette émission.

A. B. de L.

CHEZ EUX AUSSI...

Amsterdam, 23 Décembre.
On mande de Kiel que les entrepôts de la maison Jacobsen ont été entièrement détruits par un incendie.

Les dégâts sont estimés à un demi-million de marks. — (Fourrière.)

FEUILLETON du Petit Journal du 27 Décembre 1915

— 81 —

Les Chevaliers de l'Amour

TROISIÈME PARTIE

VI (Suite)

— En rien, je n'ai provoqué... commençait de Tanguis.

— Assez !... interrompit le roi. Si vous n'êtes un de Tanguis et le fiancé de la fille de la Témole, dame d'honneur de la Dauphine, nous oublierions même que vous n'avez que vingt ans, l'âge des redoutables, pour vous enlever votre épée de garde du corps, puisque vous savez si mal défendre votre épée de gentilhomme.

Un flot de sang chassa la pâleur du visage de Raoul de Tanguis.

Il dit, d'une voix sourde, mais ferme :
— Ce n'est pas Votre Majesté qui dés-honore pour un fait dont il n'est pas responsable, un de ses plus fidèles serviteurs.

Le roi le toisa, ses sourcils nettement arqués, rapprochés sur ses yeux impérieux, ce regard si spécial, qui eût cloué sur place le moins timide de ses gardes du corps.

— Nous nous contentons, articula-t-il, de vous imposer les arrêts de rigueur... arrêts que nous lèverons nous-même... selon notre bon plaisir.

Le comte de Tanguis s'inclina.

Il allait sortir comme il était entré, d'après les règles strictes, de ce cérémoniel

LES SPORTS

HOCKEY

Les Charonnais triomphent. — Hier après-midi, sur le terrain de l'Ecole des Travaux Publics, à Arcueil, le Hockey Club Charonnais a battu, par 4 buts à 2, une équipe mixte parisiennaise, formée de joueurs des Travaux Publics, de l'Ecole Alsacienne et du Paris Université Club.

COURSE A PIED

Une belle victoire de Longchal. — L'épreuve interclubs Paris (Porte Maillot)-La Garenne, disputée hier après-midi, fut favorisée par le beau temps. L'excellent champion professionnel Longchal remporta une victoire assez aisée, battant son suivant immédiat de plus de 200 mètres et couvrant les 7 kilomètres en 22'7". Voici les classements :

1. Longchal (Union Athlétique du 20) ; 2. Amey (A. S. P.) ; 3. Delhat ; 4. Armand ; 5. Perroy ; 6. Lédan ; 7. Daquay ; 8. Hilaire ; 9. Aubé ; 10. Ponthieu ; 11. Tremblay ; 12. Chagnat, etc.

Classement par clubs. — 1. Jeunesse Amicale Sportive Parisienne, 24 points ; 2. Belleville Amical Club, 31 points ; 3. Union Athlétique du 20 ; 4. Parisien Athlétique Club ; 5. Club Pédestre Français, etc.

FOOTBALL ASSOCIATION

Les résultats d'hier. — Voici les résultats des matches de football association les plus importants disputés hier après-midi :

Coupe des Alliés (U. S. F. S. A.). — Dans un match très disputé, le Gallia Club et le Cercle Athlétique d'Enghien avaient fait match nul dans un match éliminatoire de la Coupe des Alliés. Ils rejouèrent à nouveau ce match hier, mais la partie se termina encore sans résultat, les deux équipes ayant fait match nul par 1 but à 1.

Coupe Professionnelle (F. S. A. P. F.). — Etoile Sportive Parisienne bat Parisien Athlétique Club, 8 buts à 1.

Challenge de la Fédération des Patronages. — Versaillais bat Association Sportive du Bon Conseil, 6 buts à 0.

Gauloise de Pantin bat Bonne Nouvelle Sports, 2 buts à 0.

Cercle Athlétique du Rosaire bat Association des Jeunes du Kremlin, 14 buts à 1.

Jeune d'Aras, de Levallois bat Association Fraternelle de la Garenne-Colombes, 7 buts à 1.

Société de Sonis bat Jeunesse Sportive de Colombes, par forfait.

Avenir de Gentilly bat Saint-Louis de Vanvres, 2 buts à 0.

A l'entraînement, quelques grands matches ont été disputés :

Club Athlétique de la Société Générale bat Etoile des Deux-Lacs, 7 buts à 1.

Cercle Athlétique de Paris bat Club Athlétique de Vitry, 3 buts à 0.

Union Sportive Amicale de Clichy bat Club Français, 6 buts à 0.

Racing Club de France bat Union Athlétique du Patronage d'Argenteuil, 3 buts à 0.

Association Sportive Française bat Stade Français, 4 buts à 2.

Red Star Amical Club et Jeunesse Athlétique de Saint-Ouen font match nul, 4 buts à 4.

Club Sportif Parisien et Standard Athletic Club, match nul, 3 buts à 3.

NATATION

Au Club des Nageurs de la Seine. — Bonne réunion, hier matin, à la piscine Hébert ; courses très disputées, voici les résultats :

Plongeurs. — 1. Maurice Vaqueire, 25 points 1/2 ; 2. Péro, 29 points ; 3. Millet, 60 mètres, 1. Dandaneu ; 2. Vaqueire, à une main ; 3. Pearson, 130 mètres, interclub ; 4. nages (dos, over, brasse, straddle). — 1. Boiteux (C. N. P.) ; 2. Péro ; 3. Durand ; 4. Port, etc. 60 mètres, nage libre. — 1. Maurice Vaqueire ; 2. Planchar, 120 m. handicap ; 3. Boiteux (C. N. P.), scratch ; 2. Péro ; 3. Planchar.

On trouve, aux Buttes Chaumont, un obus de 1870 non éclaté

Hier après-midi, vers 3 heures, M. Crépain, entrepreneur de travaux publics, prévenait M. Lalaut, commissaire de police du quartier du Combat, que ses ouvriers, opérant des fouilles au n° 20 de la rue Botzaris, découvraient un obus de 120, non éclaté, semblant provenir du bombardement de Paris, en 1870.

Informé de cette découverte par M. Crépain, entrepreneur de travaux publics, M. Lalaut, commissaire de police du quartier du Combat, prévenait télégraphiquement le Laboratoire municipal qui, immédiatement, procédait à l'enlèvement de l'obus.

DEUX ENFANTS

reçoivent la croix de leur père

(De notre correspondant particulier)

Troyes, 26 Décembre.
Au cours de la contre-offensive allemande en Champagne, le soldat brancardier Ernest Houry fut mortellement blessé d'une balle au ventre au moment où, malgré la fusillade ennemie, il portait secours à un camarade blessé.

Le soldat Houry était pour ce bel acte de courage cité à l'ordre du jour. La remise de la Croix de guerre par le général à Troyes, aux deux petits enfants d'Houry eut un caractère particulièrement émouvant.

RENSEIGNEMENTS COMMERCIAUX

HALLS CENTRALES DE PARIS

FRUITS ET PRIMEURS

Bananes, le régime, 20 à 25 fr. ; Châtaignes, les 100 kil., 18 à 30 fr. ; Citrons d'Italie, le cent, 3 à 6 fr. ; dito d'Espagne, le cent, 5 à 9 fr. ; Coings, les 100 kil., 100 à 140 fr. ; Grenades d'Espagne et d'Algérie, le cent, 12 à 15 fr. ; Kaki, le cent, 6 à 8 fr. ; Mandarines d'Espagne, le cent, 6 à 8 fr. ; Marrons d'Italie, les 100 kil., 40 à 80 fr. ; dito français, les 100 kil., 25 fr. ; Nèfles du Midi et de Paris, les 100 kil., 30 à 100 fr. ; Noix sèches, les 100 kil., 80 à 100 fr. ; Oranges d'Espagne, le cent, 4 à 7 fr. ; dito d'Algérie, le cent, 3 à 7 fr. ; Pommes communes, 13 à 30 fr. ; Prun. aux, le kilo, 0 fr. 70 à 3 fr. 20 ; Raisin de serre, le kilo, 2 à 6 fr. ; Tomates, les 100 kil., 40 à 80 fr.

tellement important à la cour de France, qu'il y accaparait la meilleure partie du temps.

M. de Sartine restait figé sur son siège. Le roi le regarda.

Et sans doute le regard de son lieutenant de police parlait, car il fit un geste qui retint le jeune garde du corps.

— Maintenant, monsieur, un conseil, et en même temps, une question :

C'est vous qui êtes à la tête de ces écervelés qui se sont pompeusement nommés les Chevaliers de l'Amour ?

— Oui, sire.

Et c'est sous vos ordres, qu'ils se sont livrés à différents exploits ?

— C'est exact, sire, mais nous ne nous sommes pas permis de revendiquer ou de décliner aucune responsabilité.

— Dependait en avançant à leur tête, vous les assumez, il me semble, les responsabilités ?

— Je réponds simplement à Votre Majesté.

— Eh bien, monsieur, si j'ai un conseil à vous donner... à vous et à vos affidés, c'est de vous dissoudre, avant que vous n'ayez lassé votre longanimité.

Il n'est jeu d'enfant qui à la longue ne fatigue et on a vu jeu d'enfant devenir dangereux, pour ceux qui s'y livraient.

Cessez donc tout beau fait du genre que vous savez, de sorte que les poissardes, si vous repartissiez jamais aux Halles, n'aient à vous envoyer ni vivats, ni baisers !

J'ai dit !

Méditez ce conseil, pendant vos arrêts ! Cette fois, Raoul de Tanguis était parti. Il se heurta, la porte de l'antichambre à peine franchie, à Zamore, le petit hindou, qu'il faillit culbuter.

S'il n'eût été accaparé, de façon à ne

Courrier des Théâtres

Aujourd'hui, en matinée, à 2 h., à l'Odéon, Un Chapeau de paille d'Italie, la Première de la Marseillaise.

Comédie-Française. — Relâche (Mardi, 7 h. 3/4, le Dédaile ; mercredi, 8 h. 1/2, le Duel).

Opéra-Comique. — Relâche (Jeudi, matinée, Louise).

Odéon. — 8 h. — Le Secret de Polichinelle (Mardi soir, Severo Torelli, Mercredi soir, Tête de Linotte).

Gaité. — 8 h. 1/2. — Vous n'avez rien à déclarer.

Porte-Saint-Martin. — Relâche (A partir de demain, tous les soirs à 7 h. 1/2 : jeudi, samedi, dimanche en matinée, à 1 h. 3/4, Cyrano de Bergerac, M. Le Bargy).

Palais-Royal. — 8 h. 3/4. — Il faut l'ivoire (Mardi soir, scènes nouvelles, Sacha Guitry, Lysès, tous les soirs, à 8 h. 3/4, dimanche, à 2 h. 1/2. — En matinée, à 3 h., mardi, jeudi, ceux de chez nous).

Th. Antoine. — 8 h. 1/4. — La Belle Aventure (Mlle Lévy, M. Delfrey : tous les soirs, à 8 h. 1/4 ; jeudi, à 8 h. 1/2).

Ambigu. — Relâche (Mardi, jeudi, vendredi, samedi, dimanche, à 8 h. 1/4 ; samedi, dimanche, à 2 h. 1/4, Sherlock Holmes).

Bouffes-Parisiens. — 8 h. 1/4. — Kit. — 8 h. 3/4. — Les Deux Vaseaux.

Cyranos. — 8 h. 1/4. — La Puce à l'oreille.

Reinassance. — 8 h. 1/4. — Mademoiselle Josette, ma femme.

Apollo. — 8 h. 1/4. — La Cocarde de Mimi Pinson.

Th. Sarah-Bernhardt. — Relâche.

Th. Réjane. — Relâche.

Châtelet. — Relâche.

Vaudeville. — 8 h. 1/2. — Cahiria.

Capucines. — 8 h. 1/4. — En Franchise. Revue.

Théâtre des Arts. — Relâche.

Château d'Eau. — Relâche.

Trionion. — Relâche.

Cluny. — 8 h. 1/4. — Les Huns... et les autres.

Déjazet. — 8 h. 1/4. — Les Fiancés de Rose.

Folies-Bergère. — 8 h. 1/2. — Revue.

Olympia. — 8 h. 1/2. — Spectacle varié.

Scala. — 8 h. 1/2. — Revue.

Concert Mayol. — 8 h. 1/2. — Spectacle varié.

Cigale. — 8 h. 1/2. — La Perle de Séville.

Bo-Ta-Glan. — 8 h. 1/2. — Un Bouchon ! revue.

Eldorado. — 8 h. 1/2. — Spectacle varié.

Nouveauté-Cirque. — 8 h. 1/2. — Attractions.

Médrano. — 8 h. 1/2. — Attractions.

Palais-Rochefort. — 8 h. 1/2. — Revue.

Le Cagibi. — 8 h. 1/2. — Enthoven.

Lorsque le succès de Mlle Josette, ma femme, sera épuisé, la direction des Variétés fera une reprise de Miquette et sa mère, avec Mlle Marcelle Leender, Jane Renouard, MM. Huguenet, Gaudier.

A la Renaissance, le Sursis succédera à la Puce à l'oreille, et à la Porte-Saint-Martin, lorsque le triomphant Cyrano de Bergerac consentira à quitter l'affiche, il sera remplacé par Anna Karénine, la pièce si belle de M. Guiraud, dont on se rappelle la superbe carrière au théâtre Antoine.

Les concours pour le prix Osiris vont d'avoir lieu, au Conservatoire, sous la présidence de M. Dalmier. Ce concours a lieu entre les premiers prix d'opéra, d'opéra-comique, de tragédie et de comédie de l'année qui vient de s'écouler. Mlle Bertrand, premier prix de comédie, a été désignée par le jury. Le prix Osiris est de 5.000 francs.

Spectacles de la semaine :

Comédie-Française. — Lundi, relâche ; mardi, 7 h. 3/4, le Dédaile ; mercredi, 8 h. 1/2, le Duel ; jeudi, 8 h. 1/2, la Première Béatrice, les Plaisieurs ; à 8 h., Primerose. Vendredi, 1 h. 1/2, le Passant, la Première Béatrice, Britannicus ; 7 h. 3/4, la Veillée des Armées, la Marseillaise ; samedi, 1 h. 1/2, la Puce à l'oreille ; 8 h. 1/4, Mlle de Beauséjour ; dimanche, 3 janvier, 1 h. 1/2, le Mariage de Figaro ; à 7 h. 3/4, Britannicus, l'Enlèvement.

Opéra-Comique. — Jeudi 30, en matinée, Louise (Mlle Mary Garden) ; samedi 1er janvier, en matinée, Cavalleria Rusticana, la Vie de Bohème ; en soirée, Lohengrin ; dimanche, 31, en matinée, la Tosca, les Cadeaux de Noël ; en soirée, Werther.

Odéon. — Lundi, matinée, Un Chapeau de paille d'Italie ; en soirée, le Secret de Polichinelle ; mardi soir, Severo Torelli ; mercredi, Tête de Linotte ; jeudi, matinée, Nicomède ; soirée, le Roman d'un jeune homme pauvre ; vendredi soir, la Famille Benoiton ; samedi, matinée, l'Arlesteine ; soirée, Henri III et sa Cour ; dimanche 2 janvier, en matinée, Un Chapeau de paille d'Italie ; en soirée, l'Assommoir.

SPECTACLES DIVERS

Concert Mayol. — Cora Laparcerie devant entreprendre une grande tournée avec 100.000 francs par an ! Il n'y aura plus que 4 représentations de la merveilleuse artiste au concert Mayol. Jeudi, irrévocablement, dernière. Vendredi, première de Madame Bon-Dou-Da-Bouh ! opérette à grand spectacle, et, pour la première fois à Paris, les 8 N. D. Z. ???

An Nouveau-Cirque. — L'occasion des fêtes de Noël et du jour de l'An, matinée aujourd'hui lundi, mardi 28, mercredi 29, jeudi 30, vendredi 31 décembre, samedi 1er et dimanche 2 janvier, avec les attractions et Antonio, Torador !

Gaumont-Palace. — A 8 h. 20. — « Aimer, pleurer, mourir ». — « Noël Breton ». — Films de guerre : « Dans les Tranchées de Lorraine ». — « Au Sommet du Vieux-Armand ». — Location 4, rue Forest, de 11 à 17 h. Téléphone : Marcadet 16-73.

Omnia-Pathe. — Le Noël du Vagabond (Sigaret), 2121 (comédie avec Rozenberg), le Poilu de Victoire (Polin). Actualités militaires.

Alhambra. — Réouverture vendredi 31 décembre. Spectacle usuel d'attractions variées. Location ouverte, Roquette 00-10.

Pathé-Palace, 32, boulevard des Italiens, 6, rue du Helder, les Mystères de New-York (6 parties) ; Pathé-Journal, Pathé-Gazette.

Cirque d'Hiver. — Cinéma-Pathé, à 2 h. 1/2 et à 8 h. 1/2, les Mystères de New-York. Sur les Somnits du Linkeopf et du Vieux-Armand.

sortir sous aucun prétexte de sa préoccupation, il eût remarqué la course de l'enfant vers l'appartement de la du Barry.

Pâle, la bouche serrée, son oeil d'acier bleu ayant son reflet de lame, le chevalier de l'Amour se retrouvait dans la galerie où Jérôme Paturot, derrière une porte à peine entrouverte, guettait son pas, qu'il connaissait.

Dès qu'il fut passé, il sortit... Chez sa maîtresse, Zamore était rentré en courant, n'ayant prononcé que quelques mots et, celle-ci, laissant à M. de Mailley, se dirigeant vers l'appartement du souverain.

L'hussier qui tout à l'heure, respectueusement, venait répondre à la favorite que le roi ne pouvait la recevoir, n'eût pas la peine de lui répéter à cette seconde tentative.

Elle s'écarta, passa, pénétra d'autorité. Et, sans paraître se soucier de M. de Sartine qui, non étonné d'ailleurs, la considérait, elle se jeta vers Louis XV, tomba à genoux, et les bras étendus, les mains jointes, la voix étranglée :

— Sire ! sire ! sauvez-moi !... sauvez-moi !... si vous m'aimez !

De sévère, — car cette irruption tout d'abord l'effrayait, — le monarque devint brusquement inquiet, troublé...

— Madame... quel ?... qu'avez-vous ? — Sauvez-moi !... sauvez-moi !... On en veut à ma liberté, en en veut à ma vie ! — A votre liberté !... à votre vie !...

Où ? Et jordan ses beaux bras : — Sauvez-moi ! — Sauvez-moi ! — Vous sauver ?... et de quoi ?

— De l'enlèvement qu'on prépare... — Un enlèvement, madame ? — On veut m'arracher à Votre Majesté !

— Vous arracher à moi ? — Me retenir prisonnière ! — Prisonnière !... Où ? — Dans un couvent !

L'ahurissement du roi se changeait en une hilarité, moitié naturelle, moitié forcée. Sa belle maîtresse s'était relevée. Elle se tournait vers M. de Sartine.

— J'espère, monsieur le lieutenant de police, que vous, vous ne le prendrez pas à la légère.

Je vous demande aide et protection. — Madame, je suis aux ordres de Sa Majesté.

— Ce qui veut dire que si Sa Majesté m'abandonne, je suis une femme absolument perdue... Louis XV s'amusa tout à fait.

— Enfin, madame, demanda-t-il, qui veut vous enlever ?

— Les Chevaliers de l'Amour ! Le roi cessa de rire.

Son regard rencontrait encore celui de M. de Sartine.

— Comment ce bruit est-il arrivé jusqu'à vous ? demanda-t-il.

— Ah ! sire, vous voyez bien que le bruit en court !

— Tant de sottises font leur chemin ! — Monsieur le lieutenant de police, répéta la favorite, je vous demande aide et protection !

Le comte de Sartine s'inclina profondément.

Louis XV se levait.

— Ne rentrez pas à Paris sans m'avoir vu, Sartine, dit-il ; il faut que nous causions encore.

— Ce soir, sire ?

— Après mon grand couvert... A tout à l'heure.

PROSTATE

ET MALADIES DES VOIES

URINAIRES

La méthode spéciale de la clinique et du Laboratoire Urologique de Paris pour la cure des maladies de prostate, urètre, vessie a acquis une réputation mondiale justement méritée. Ce succès sans précédent, en ce qui concerne la guérison de ces redoutables affections si communes et si répandues, n'a nullement lieu de surprendre. Il faut tenir compte, en effet, que cette nouvelle méthode curative, basée sur des données scientifiques extrêmement sérieuses, est le résultat de dix années d'observation et de travaux interrompus, portant spécialement sur les maladies de prostate, urètre, vessie (prostatite, hypertrophie de la prostate, urétrite, cystite, suites, filaments, rétrécissements, inflammation, congestion, engorgement, bégaiement, fréquents, rétention,